LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE

VOLUME 8 REVUE ÉLECTRONIQUE DU DÉPARTEMENT D'ÉTAT DES ÉTATS-UNIS NUMÉRO 2

LE SPORT AUX ÉTATS-UNIS

DÉCEMBRE 2003

REVUE ÉLECTRONIQUE DU DÉPARTEMENT DES ÉTATS-UNIS
VOL.8 / BUREAU DES PROGRAMMES D'INFORMATION INTERNATIONALE / NO. 2
ejvalues@pd.state.gov

LE SPORT AUX ÉTATS-UNIS

DÉCEMBRE 2003

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS

2
LA PASSION DES JEUX
ROGER ROSENBLATT
Les sports nés aux États-Unis sont le miroir de l'âme américaine.

9
DES JEUX POUR LE MONDE ENTIER
DAVID GOLDINER
Les sports américains ont captivé l'imagination d'athlètes et d'amateurs de par le monde.

14
LES FEMMES ET LE SPORT
CLAIRE SMITH
L'évolution des attitudes et de nouvelles lois adoptées au cours des trente dernières années permettent aux filles et aux femmes de percer dans toutes les activités sportives aux États-Unis.

19
SPORTS : LES BARRIÈRES TOMBENT POUR LES PERSONNES HANDICAPÉES
SUSAN GREENWALD
Les personnes handicapées aux États-Unis peuvent participer aux sports de loisir et de compétition grâce à de nouvelles lois et à une prise de conscience nationale.

24
AU CŒUR DE L'AMÉRIQUE PROFONDE
CHUCK OFFENBURGER
Les collectivités de l'Amérique « profonde » se soudent autour de leurs équipes sportives de lycée, telles que celles du basket féminin dans l'Iowa.

29
MÉDITATION SUR LE BASKET POPULAIRE
JOHN EDGAR WIDEMAN
Cet extrait des mémoires de l'auteur montre à quel point le basket-ball peut être à la fois reflet de l'expérience nationale et leçon de vie.

33

LA FAIM ATTENDRA

TONY BARANEK

Les athlètes musulmans de lycée suscitent l'admiration, le respect et la solidarité de leurs coéquipiers non islamiques au moment où le ramadan croise la saison des championnats.

36

LE SPORT DANS L'ÉCONOMIE AMÉRICAINE

UN ENTRETIEN AVEC ANDREW ZIMBALIST

Élément secondaire de l'économie, les sports aux États-Unis possèdent des caractéristiques économiques particulières.

40

CINQUANTE ANNÉES, CINQUANTE ÉTATS

Le premier hebdomadaire sportif des États-Unis célèbre son 50e anniversaire en décrivant la vaste gamme des activités sportives des Américains.

43

CHIFFRES À L'APPUI

Aperçu statistique des sports aux États-Unis.

45

SAGESSE ET HUMOUR

De fines observations sur le sport.

46

LES SPORTS AU CINÉMA

Une courte liste de certains des meilleurs films produits aux États-Unis sur le sport.

50

EXPRESSIONS SPORTIVES

Quelques exemples de l'enrichissement de la langue américaine par le sport.

53

UN PEU DE PITIÉ POUR LES PERDANTS

JOSEPH EPSTEIN

L'agonie de la défaite se grave peut-être plus profondément dans la conscience humaine que ne le fait l'euphorie de la victoire.

57

BIBLIOGRAPHIE ET SITES INTERNET (EN ANGLAIS)

LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE

Rédacteur en chef.....Michael Bandler
Rédacteur en chef adjoint.....Steven Lauterbach
Réviseur.....Neil Klopfenstein
Rédactrices adjointes, référence et recherche ..... Mary Ann Gamble
.....Kathy Spiegel
Conception artistique .....Thaddeus Miksinski
Photos.....Joann Stern
Maquette de la version française..... ARS, Paris

Directrice de la publication.....Judith Siegel
Directeur de la rédaction.....Guy Olson
Producteur.....Christian Larson
Productrice adjointe.....Sylvia Scott

Conseil de direction

George Clack Kathleen Davis Francis B. Ward

Le Bureau des programmes d'information internationale du département d'État des États-Unis offre des produits et des services qui visent à expliquer la politique des États-Unis à des auditoires étrangers. Le Bureau publie cinq revues électroniques qui examinent les principales questions intéressant les États-Unis et la communauté internationale. Dans cinq numéros distincts – « Perspectives économiques », « Dossiers mondiaux », « Démocratie et droits de l'homme », « Les Objectifs de politique étrangère des États-Unis » et « La Société américaine » – ces revues présentent des déclarations sur la politique des États-Unis, des articles de fond, des analyses, des commentaires et des renseignements de base sur un thème donné. ■ Toutes les revues sont publiées en anglais, en français, en portugais et en espagnol ; certaines d'entres elles sont également traduites en arabe et en russe. Une nouvelle revue en anglais est publiée toutes les trois à six semaines. La parution des versions traduites suit normalement de deux à quatre semaines celle de la version en anglais. ■ Les opinions exprimées dans les revues ne représentent pas nécessairement le point de vue ou la politique du gouvernement des États-Unis. Le département d'État des États-Unis n'est nullement responsable du contenu ou de l'accessibilité des sites Internet indiqués en hyperlien ; seuls les éditeurs de ces sites ont cette responsabilité. Les articles publiés dans ces revues peuvent être librement reproduits en dehors des États-Unis, sauf indication contraire ou sauf mention de droit d'auteur. Les photos protégées par un droit d'auteur ne peuvent être utilisées qu'avec l'autorisation de la source indiquée. ■ Les numéros les plus récents, les archives ainsi que la liste des journaux à paraître, sont disponibles sur Internet à la page d'accueil du Bureau des programmes d'information internationale, à l'adresse suivante : http://usinfo.state.gov/journals/journals.htm. Ils sont disponibles dans plusieurs formats électroniques afin d'en faciliter la consultation en ligne, le transfert, le téléchargement et la reproduction. ■ Veuillez adresser toute correspondance au siège de l'ambassade des États-Unis de votre pays ou bien à la rédaction : *Editors, U.S. Society & values, IIP/T/SV U.S. Department of State, 301 4th Street SW, Washington, D.C. 20547, États-Unis d'Amérique. Adresse courrier électronique : ejvalues@pd.state.gov*

AVANT-PROPOS

Robert Frost (1874-1963), l'un des poètes les plus estimés des États-Unis, traduisit un jour l'engouement de son pays pour le sport lorsqu'il avoua : « Rien ne m'est plus flatteur que la reconnaissance de ma qualité d'écrivain – si ce n'est l'admission qu'à une époque, je me distinguai fort au lancer d'une balle de base-ball. » Qu'ils soient poètes ou politiciens, menuisiers ou cardiologues, les Américains de toute condition partagent une vraie passion pour le sport sous toutes ses manifestations.

En effet, la liberté de concevoir, d'adapter et de créer – le principe central de « l'expérience américaine » – est l'une des raisons premières de la prolifération des activités sportives aux États-Unis et de leur immense popularité. À la fois ciment de toute une société et courroie de transmission d'un système de valeurs fondé sur la justice, le fair-play, l'esprit d'équipe et le sacrifice, le sport a contribué à l'intégration raciale et sociale du pays et jusqu'à l'évolution de son langage, puisque de nombreux termes et expressions sportifs se sont glissés dans l'usage courant. Le sport s'est également introduit dans les arts, en particulier le roman et le cinéma.

Divers rites sociaux accompagnent les manifestations sportives aux États-Unis. Pour les habitants de nombreuses collectivités, le match de football américain ou de basket du lycée du quartier constitue l'événement de la semaine. Les mordus du football américain – universitaire ou professionnel – se rassemblent souvent dans les parkings des stades pour pique-niquer avant le coup d'envoi ou s'invitent les uns chez les autres pour voir la finale du championnat professionnel, le « Super Bowl ». Chaque hiver, des milliers de passionnés du base-ball, fuyant la neige et les frimas du Nord, migrent une semaine ou deux dans le Sud ou le Sud-Ouest pour voir leur équipe favorite se préparer à l'ouverture, au printemps, de la saison professionnelle.

Durant les moments où ils ne pratiquent ni ne regardent un sport, les irréductibles passent leur temps à naviguer sur l'internet, à écouter une émission à la radio ou à consulter la rubrique sportive du journal à la recherche des derniers résultats de leur équipe et de leurs champions préférés. Les médias peuvent d'ailleurs, à travers le sport, analyser un phénomène socioculturel plus large. C'est ainsi que le quotidien « Washington Post » a récemment publié à la une l'histoire d'une petite localité isolée du Montana qui peinait à maintenir son programme de football de lycée face à l'exode rural. « Si nos garçons cessent de jouer au football, il n'y aura plus rien qui nous rassemble », se plaignait un habitant.

La présente revue tente, en quelque sorte, de présenter le sport aux États-Unis en poésie et en prose. Trois écrivains distingués – Roger Rosenblatt, John Edgar Wideman et Joseph Epstein – apportent leurs observations uniques et personnelles sur la valeur et le sens des jeux auxquels l'Amérique s'adonne. D'autres présentent des vues nuancées sur l'influence qu'exercent les sports sur la société américaine et dans le reste du monde. Certains articles explorent des tendances sociales, telles que l'essor des femmes et des handicapés dans les compétitions sportives, fruit d'une loi fédérale et d'une prise de conscience nationale. On verra également comment les entraîneurs et les athlètes de deux lycées de la banlieue de Chicago arrivent à concilier le sport et le jeûne du ramadan.

Pour analyser les aspects financiers du sport, la revue présente un entretien avec un économiste qui démolit certains des mythes relatifs à « l'intérêt suprême » de l'argent dans les milieux professionnels et universitaires du sport aux États-Unis. Enfin, outre une bibliographie de livres et de sites de la Toile en anglais, la revue contient des listes de citations, d'expressions, de films et de statistiques relatifs au sport aux États-Unis.

Nous espérons ainsi avoir réussi à offrir au lecteur non seulement des renseignements intéressants sur le sport aux États-Unis, mais des éclairages nouveaux sur la culture et la société américaines. ■

LA PASSION DES JEUX

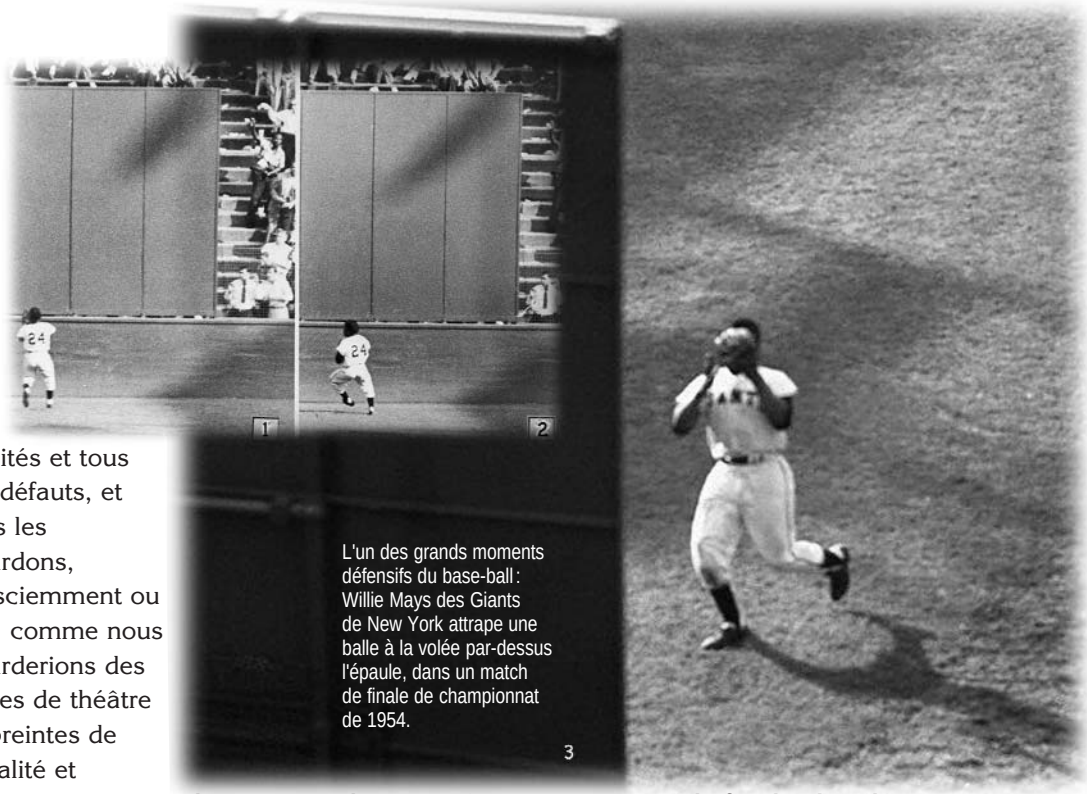
ROGER ROSENBLATT

«La première fois qu'on frappe une balle de base-ball, la première fois qu'on lance en vrille un ballon de football américain, la première fois qu'un garçon ou une fille arrive à lancer le ballon de basket suffisamment haut pour qu'il retombe dans le panier – ce sont des rites de passage nationaux.»

La vedette de basket professionnel féminin Swin Cash, de l'équipe Shock de Détroit, tire et marque.

L'Amérique n'est probablement pas le seul pays dont les habitants soient autant passionnés de sport mais je doute qu'il existe un autre endroit au monde où la nature et la structure même d'une nation se manifestent avec autant d'évidence dans les sports qu'elle pratique. À de nombreux et curieux égards, les sports de l'Amérique constituent son essence même. L'économie de marché s'apparente à la compétition qui règne sur un terrain de sport, anarchique et primitive en apparence et pourtant définie par des règles, dépendant de l'initiative d'individus au sein de la structure d'une entreprise (d'une équipe), à la fois libre et réglementée. Contrairement à d'autres pays, il n'existe aux États-Unis aucun ministère des sports ; chaque discipline sportive relève de la libre entreprise, partiellement aidée par le gouvernement, mais fondamentalement indépendante et contribuant à l'activité nationale comme toute autre grande entreprise. Les terrains de sport eux-mêmes reproduisent les grands espaces libres qui ont fini par manquer d'espace et se remplir de clôtures. Aujourd'hui, chaque terrain de base-ball, de football américain et de basket-ball constitue une nouvelle «frontière» à explorer, avec les spectateurs en plus, et les stades couverts ultramodernes nous rappellent une époque et des rêves de possibilités illimitées.

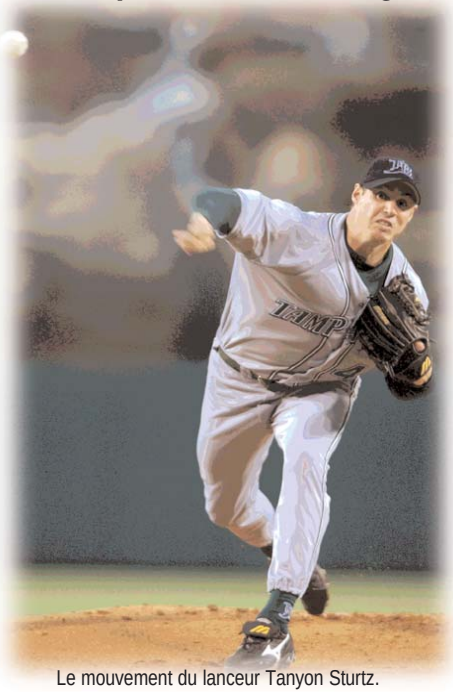
Je m'intéresse ici à trois sports – le base-ball, le football américain et le basket-ball – car il s'agit de sports autochtones, inventés en Amérique (malgré les vagues liens de parenté qui pourraient exister entre le cricket britannique et le base-ball) et qui y suscitent le plus vif enthousiasme. Le golf et le tennis ont leurs moments d'intensité ; l'athlétisme aussi. L'attrait de la boxe a sérieusement diminué ; même à son heure de gloire, il s'agissait moins d'un sport que d'un échantillon, sinistrement divertissant, de la brutalité universelle. Mais le base-ball, le football américain et le basket-ball nous appartiennent – ils sont les produits implicites de nos ambitions et de nos aspirations, le miroir de nos réalisations et de nos défaites, ainsi que de notre âme. Ils ont toutes nos



L'un des grands moments défensifs du base-ball : Willie Mays des Giants de New York attrape une balle à la volée par-dessus l'épaule, dans un match de finale de championnat de 1954.

qualités et tous nos défauts, et nous les regardons, consciemment ou non, comme nous regarderions des pièces de théâtre empreintes de moralité et dépeignant nos penchants contradictoires où transparaissent le meilleur et le pire de nous-mêmes. Avant tout, ils représentent nos épopées romantiques, de brefs instants pendant lesquels notre nation retrouve son innocence. Aux résultats sportifs d'hier succède, le lendemain, l'illusion de renaître. À la fin d'un match, nous sommes euphoriques ou vaincus, et nous reprenons à contrecoeur notre existence plus terne, sans renoncer pourtant à l'espoir, dans l'attente du prochain match ou de la prochaine année.

Mais du début jusqu'à la fin d'une partie, l'Amérique se voit incarnée sur le terrain par des représentants chaussés de crampons ou vêtus de shorts ou d'épaulières. Non pas qu'une idée aussi abstraite survienne pendant l'action. Être américain consiste en partie à vivre sans trop pratiquer l'introspection. C'est dans les aspects implicites des sports que l'Amérique apparaît, ce qui pourrait expliquer pourquoi l'attrait des sports est à la fois très clair (on gagne ou on perd) et mystérieux (on gagne et on perd). De ces trois grands sports, le base-ball est à la fois le plus élégamment conçu et celui dont l'attrait s'explique le plus facilement. C'est un sport qui se joue dans des limites et des dimensions très précises – la distance d'un point à un autre doit être de telle longueur, le monticule du lanceur doit avoir telle hauteur ; de même pour le poids de la balle, le poids de la batte, les poteau de démarcation du hors-jeu, ce qui compte ou ne compte pas, et ainsi de suite. Les règles du jeu sont inflexibles ; d'ailleurs, à quelques exceptions près, elles n'ont pas changé depuis un siècle. Car, contrairement au basket-ball, le base-ball ne dépend pas de la taille des joueurs, mais bien d'une conception de l'évolution humaine selon laquelle les gens ne changent pas beaucoup – certainement pas en l'espace d'un siècle – et doivent donc faire ce



Le mouvement du lanceur Tanyon Sturtz.

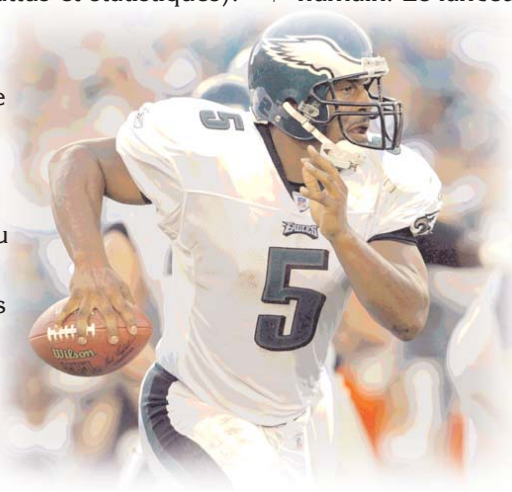
qu'ils peuvent dans les limites qui leur sont imposées. Comme l'a écrit le poète Richard Wilbur : « La force du génie vient de ce qu'il est enfermé dans une bouteille. »

Et pourtant, au sein même de ses limites, le base-ball privilégie avant tout l'individu. Dans d'autres sports, c'est une balle qui marque des points. Au base-ball, c'est une personne qui marque des points. Ce sport est par sa nature axé sur les aspirations individuelles des Américains. Voici un scénario courant : un coureur à l'attaque, se trouvant au premier but, envisage de détaler subrepticement vers le deuxième but. Le défenseur du premier but envisage de se repositionner derrière lui. Le lanceur songe un instant à lancer au premier but pour tromper le coureur, mais il lance finalement à la plaque où le batteur qui attendait la balle essaie de la frapper afin de protéger le coureur, lequel décide de s'élancer, incitant le défenseur du deuxième but à se précipiter vers le but pour coiffer le coureur, ce qui ne se fera qui si la balle renvoyée instantanément par le receveur lui parvient au bon niveau. Nul besoin de savoir ce que veulent dire ces termes pour constater qu'il s'agit avant tout d'éprouver la capacité de chacun à accomplir une tâche précise, à prendre des décisions et à improviser.

Les supporters sont très attachés aux heures de gloire du base-ball et notamment aux noms et aux exploits de ses héros (records battus et statistiques). L'Amérique affectionne tous ses héros sportifs car elle n'a pas le long passé de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Faute d'un Alexandre le Grand ou d'un Charlemagne, elle se constitue une mythologie héroïque tirée du sport.

Nous chérissons également les moments sublimes du base-ball car de tels souvenirs préservent notre jeunesse, étant donné la volonté constante, quoique un peu forcée, de l'Amérique de se maintenir dans un perpétuel été. Ce sport donne l'illusion de durer pour toujours. (Le base-ball est le seul sport dans lequel, lors d'un match, une équipe dont la défaite semble assurée tant son retard aux points est grand peut encore gagner même si elle se trouve réduite à son dernier attaquant.) Dans les années 50, l'un des plus grands joueurs de base-ball, Willie Mays des « Giants » de New York, a réalisé un exploit resté légendaire en attrapant par-dessus l'épaule et en pleine course une balle frappée au plus profond de l'immense pelouse d'un des plus vastes stades de base-ball du pays. Ce n'était pas seulement le fait que Willie a dû tourner le dos à la balle pour entamer son sprint, c'étaient aussi le gigantesque espace vert sur lequel il filait et le suspense insupportable de savoir s'il allait attraper la balle, c'étaient les milliers de spectateurs saisis d'une transpiration soudaine, cloués sur leur siège comme autant de minuscules points d'un tableau de Seurat, suant dans les gradins creusés au sol d'une planète dont la pâle luminance du jour s'intensifiait la nuit d'un brillant mélange de violet et d'émeraude.

Un match de base-ball se résume toujours à l'opposition fondamentale entre le lanceur et le batteur avec, derrière la plaque, le receveur qui est le seul joueur à faire face au terrain et à voir l'ensemble du terrain ; il préside le match, tel un dieu masqué et accroupi. Le rôle du lanceur relève plus de la ruse que celui du batteur, mais celui du batteur est plus humain. Le lanceur est à la fois à l'attaque et défensif. Il a pour mission de tenter et de tromper l'adversaire. Le batteur ne sait pas ce qui l'attend. Il peut se faire éliminer soit en ratant la balle soit en la laissant passer, pensant qu'elle est mauvaise, au risque d'avoir l'air idiot si l'arbitre la déclare bonne. Mais il a entre les mains une batte de base-ball. Et si tout se passe bien et qu'il arrive à accomplir l'exploit sportif difficile entre tous, consistant à frapper au moyen d'un lourd bâton cylindrique un petit projectile



Le football américain se joue parfois centimètre par centimètre. Ici, le quart-arrière Donovan McNabb s'efforce d'avancer le ballon.

sphérique et dur, lancé à plus de 140 kilomètres à l'heure, eh bien, le destin est suspendu l'espace d'un instant et c'est lui qui a alors tous les pouvoirs. Il ne faut pas se demander pourquoi les meilleurs batteurs ne frappent la balle en jeu qu'un tiers du temps, mais comment ils arrivent à ne pas la rater à tous les coups.

Pourtant, la jeunesse et l'espoir qui caractérisent ce sport ne constituent qu'une seule facette du base-ball, et donc une seule facette de la signification qu'il a pour nous. C'est pendant la seconde partie de la saison de base-ball que la nature du sport se manifeste véritablement. La seconde partie de l'été n'est pas aussi joyeusement optimiste que la première moitié de la saison. Chaque année, à partir du mois d'août et jusqu'aux championnats de la « World Series » en octobre, un sentiment de mortalité commence à planer sur le sport – une impression qui s'accentue vers la fin du mois de septembre pour devenir une certitude : quelque chose d'attrayant et de dynamique, plein de possibilités, risque de prendre fin.

L'attrait de ce sport vient du fait qu'il incarne l'évolution de la vie américaine, l'innocence cédant peu à peu la place à l'expérience. Jusqu'au milieu du mois d'août, le base-ball est comme un garçon en culottes courtes qui s'amuse sur un gazon touffu ; par la suite, c'est un vétéran quelque peu méfiant, à la nuque brûlée par le soleil, qui cherche avant tout à protéger la plaque de but. Pendant la deuxième partie de l'été, le base-ball consiste avant tout à défier la mort. Sadaharu Oh, joueur japonais aussi célèbre en son pays que Babe Ruth l'a été aux États-Unis, a rédigé une ode au base-ball dans laquelle il loue la chaleur du soleil et prévoit le changement prochain de « l'arrivée de la lumière hivernale ».

Rien d'étonnant à ce que le base-ball ait inspiré davantage d'écrits littéraires que tous les autres sports. Les écrivains américains – les romanciers Ernest Hemingway, John Updike et Bernard Malamud et la poète Marianne Moore – ont vu dans ce sport la patrie des rêves. On y trouve également la négation même de ces rêves. Tout comme l'Amérique, le base-ball a lutté contre l'intégration raciale jusqu'à ce que Jackie Robinson, le premier Noir américain à jouer en première ligue, défende toutes les valeurs auxquelles le pays voulait croire. L'Amérique a également lutté contre le destin qu'elle avait pourtant revendiqué – être le pays de tous les peuples – et lorsqu'elle s'est finalement efforcée de devenir le pays de tous les peuples – des Noirs, des Asiatiques, des Latinos et de tous – elle s'en est trouvé améliorée. Le base-ball aussi s'en est trouvé amélioré.

La structure même de la Constitution des États-Unis apparaît en filigrane dans le base-ball. Le texte de base de la Constitution en est le bâtiment principal, un édifice symétrique du XVIIIe siècle, s'appuyant sur les principes du siècle des Lumières : la raison, l'optimisme et l'ordre, ainsi que la méfiance vis-à-vis des émotions et passions. Les architectes de la Constitution, qui étaient tous des Britanniques à l'esprit éclairé, ont cherché à construire un bâtiment dans lequel les Américains pourraient vivre, sans le renverser en privilégiant leurs impulsions au détriment de leur raison. Mais le problème de ce premier recueil de lois est qu'il est trop stable, trop rigide. Les fondateurs de la nation ont donc rédigé la Déclaration des droits, qui, en termes de base-ball, peut être interprété comme l'incitation à la liberté individuelle dans les limites de lois très strictes. Le base-ball est à la fois classique et romantique. Tout comme l'Amérique. Et ce pays aussi bien que ce sport subsistent en conciliant ces deux tendances.

Si le base-ball représente presque toutes les qualités de l'Amérique réunies en un parfait

Garrison Keillor, nouvelliste et humoriste
Happy To Be Here, (Heureux d'être ici) 1981

« Mon père m'a également appris à lancer : de l'épaule, d'un seul mouvement ni saccadé ni exagéré, terminé par un claquement du poignet pour ajouter une pointe de vitesse. Je pense qu'on peut savoir quelque chose du caractère d'un homme à sa façon de lancer, et j'apprécie tous les efforts de mon père pour faire de moi un honnête homme. Aujourd'hui encore, je lance assez bien, mais j'ai nettement moins confiance quand il s'agit d'attraper une balle au vol. Je préfère laisser cela à d'autres. »

équilibre, le football américain et le basket-ball sont des sports où ces qualités peuvent être exagérées, excessivement accentuées et fréquemment dénaturées. Le football et le basket-ball ne sont pas des sports élégamment conçus. Ils sont plus désordonnés, plus propices à la démesure. Et pourtant, il est à noter qu'ils sont tous les deux beaucoup plus appréciés du public que le base-ball, ce qui laisse à penser que les Américains, après avoir fixé des règles, s'efforcent constamment de les enfreindre.

Comme le base-ball, le football américain est un sport où un individu progresse dans le cadre de certaines limites. Mais contrairement au base-ball, ces progrès individuels s'obtiennent centimètre par centimètre, dans la boue et l'adversité. Et dans la douleur. L'arrière ou l'ailier qui porte le ballon reçoit d'innombrables coups en avançant parfois pas plus de 30 centimètres à la fois. Il est souvent contraint de reculer. Dix mètres peuvent sembler une bien courte distance et c'est pourtant souvent, comme dans le cas d'une guerre, ce qui détermine la victoire ou la défaite.

Le jeu au sol dépend de l'infanterie ; le lancer du ballon dépend de l'armée de l'air. On peut aussi comparer le jeu aérien au rôle des « officiers » de l'équipe – ceux qui lancent et attrapent le ballon – par opposition aux défenseurs de première ligne aux visages rugueux, qui tels les soldats des tranchées se trouvent véritablement en première ligne. Cette analogie avec la guerre n'est guère excessive. L'esprit, le vocabulaire, les uniformes mêmes de ce sport, sans oublier les masques et casques de protection, évoquent des opérations militaires. Les accidents (l'équivalent des pertes en vies humaines) ne sont pas rares dans ce sport ; ils font partie du jeu.

Et pourtant, le football américain témoigne de nos attitudes contradictoires face à la guerre. En général, les Américains sont extrêmement réticents à partir en guerre, même quand nos dirigeants y sont prêts. Nous voulons seulement gagner et repartir le plus vite possible. Au début de la Deuxième Guerre mondiale, l'Amérique se classait par son armement au vingt-septième rang mondial. À la fin de la guerre, nous étions de très loin les premiers. Mais nous ne sommes partis en guerre que pour écraser des malfaiteurs et en finir rapidement. Le football représente ainsi la guerre à l'état idéal, un condensé de guerre. Un match comprend quatre périodes. Il peut y avoir une prolongation, d'« élimination instantanée », en cas d'égalité. Mais, sauf accident exceptionnel, aucun guerrier ne meurt.

Les joueurs ne sont pas les seuls à ressembler à des guerriers ; les supporters aussi sont pris de furie. Les fanatiques du football américain ne sont peut-être pas aussi dangereux que ceux du football européen, mais tous les dimanches, ils se déguisent, tels d'anciens guerriers celtes, à moitié nus en plein hiver et le visage grimé.

Ce n'est pas le sport de la haute bourgeoisie. Cela l'a été dans les universités d'élite pendant les années 1920 et 1930. Aujourd'hui, ce sport, tel qu'il est pratiqué au niveau professionnel, appartient principalement à la classe ouvrière. C'est une affirmation de l'Américain qui occupe un emploi manuel, qui progresse avec beaucoup de difficultés et au prix de nombreux efforts. Ce sport n'est pas dénué de subtilités ; un ballon qui par sa forme peut être à la fois lancé et frappé du pied témoigne d'une grande inventivité. Mais c'est avant tout un sport fait de grognements et de fractures osseuses et de plans de bataille (« conseils ») qui risquent de mal finir. Il est même aussi peu clair que la guerre. Une action se joue mais elle n'est pas officielle tant qu'elle n'a pas été reconnue par l'arbitre. Des signaux indiquant une pénalité arrivent avec retard, une action peut être annulée et tout l'enthousiasme d'une victoire apparente peut-être soudainement dissipé par un avis extérieur, donné d'un point de vue différent.

Les jeux s'apprennent dès l'enfance.

Mais c'est dans le rôle du « quart-arrière » (le lanceur) que s'exprime l'essence de l'Amérique. Mon fils Carl, ancien journaliste sportif au Washington Post, m'a fait remarquer que contrairement à tous les autres sports, le football américain dépend presque exclusivement des facultés d'un seul individu. Dans d'autres sports d'équipe, l'absence de vedettes peut être compensée d'une façon ou d'une autre, mais dans le football américain, le quart-arrière est tout à la fois. Il est le chef, le héros, le général américain, que le travail d'équipe ne peut remplacer. Il représente l'esprit d'initiative individuel, ainsi que l'autorité d'un seul individu. Et tout comme le président – directeur en chef du territoire – a plus de pouvoir que les membres des autres branches du gouvernement qui sont censés servir de contrepoids, le quart-arrière préside le match. Les supporters l'adorent ou le dénigrent avec la même passion que suscite un président américain.

Quant au quart-arrière lui-même, il doit avoir les qualités qu'un Américain doit posséder pour réussir – à la fois de l'imagination et de la stabilité – et il doit savoir à quel moment faire preuve de l'une ou de l'autre de ces qualités. Si les actions qu'il entreprend sont trop forcées, trop fréquemment improvisées, il échoue. Si elles sont trop prévisibles, il échoue également. Toutes les nuances de l'individualisme américain pèsent sur ses épaules et il incarne autant qu'il met à l'épreuve un système dans lequel l'entrepreneur individuel occupe une place à la fois centrale et excessive.

La structure du basket-ball, qui, des trois sports, est le moins bien conçu, dépend presque exclusivement de la taille des joueurs, c'est-à-dire qu'il dépend de l'individu. Au fil des ans, les dimensions du terrain de basket-ball ont été modifiées car les joueurs étaient de plus en plus forts et grands ; le tracé du terrain a été modifié ; les règles relatives au smash ont été modifiées avant d'être rétablies pour la même raison. Les temps de jeu sont différents pour les joueurs professionnels et les étudiants, tout comme le temps dont on dispose pour tenter un tir au panier. D'autres règles sont également différentes. Un match de basket dépend avant tout de l'individu et de la virtuosité humaine. Par l'importance qu'il accorde à la liberté, c'est ainsi, d'une certaine façon, le sport le plus manifestement américain.

L'intégration raciale a été beaucoup plus rapide dans le basket que dans les deux autres grands sports américains, car le basket est vite devenu le sport des quartiers défavorisés des centres urbains, très prisé des Noirs américains. Mais le plaisir que l'on a à regarder un match de basket-ball provient des prouesses sportives, indépendantes de toute considération raciale. Voilà un domaine où l'ascension sociale, pour ainsi dire, se produit à la faveur de la libre concurrence. Qu'ils soient noirs ou blancs, les meilleurs joueurs sont ceux qui font les meilleures passes, interceptent le plus de tirs et marquent le plus de points.

A l'image d'autres structures américaines, privées et gouvernementales, ce sport prouve également à quel point l'équilibre entre jeu individuel et jeu d'équipe est subtil. Par le passé, des joueurs extraordinaires comme Oscar Robertson, Walt Frazier et Bill Russell ont montré que le travail d'équipe constituait l'essence même du basket-ball ; il fallait, pour gagner, chercher le joueur le mieux placé pour faire un tir au panier, et lui passer le ballon. Une équipe gagnante était une équipe dont les membres ne cherchaient pas à se mettre en avant. Ces dernières années, la plupart des équipes de joueurs professionnels ont abandonné cette idée en privilégiant au contraire les talents exceptionnels d'un individu, qui fait parfois de l'esbroufe. Pourtant, on a pu voir à de maintes reprises que lorsqu'un individu se démarque du reste de l'équipe, tout le monde y perd.

L'attrait profond que le basket-ball exerce en Amérique vient du fait qu'un jeune très pauvre peut y faire fortune, et que la façon dont il y parvient est mystérieuse. Ni le base-ball ni le football américain ne suscitent l'enthousiasme intense propre à ce sport dans lequel le corps humain accomplit des exploits surréels et défie la gravité avec grâce. Croire au

mystère est l'un des aspects naïvement beaux du rêve américain, qui consiste en fait à croire que l'impossible est possible.

Cette conviction est ancrée au cœur même des sports pratiqués en Amérique. Elle se manifeste dès le plus jeune âge, lorsqu'on joue à attraper une balle de base-ball, qu'on tire dans un ballon de football, ou qu'on lance un ballon de basket sur un terrain de jeu. La première fois qu'on frappe dans une balle de base-ball, la première fois qu'on lance en vrille un ballon de football américain, la première fois qu'un garçon ou une fille arrive à lancer le ballon de basket suffisamment haut pour qu'il retombe dans le panier – ce sont des rites de passage nationaux. Dans un sens, ces rites montrent comment l'on devient américain, que l'on soit né ici ou non.

Il arrive, bien sûr, que cette noble illusion soit corrompue. L'exploitation commerciale du sport peut éclipser le plaisir du jeu. Les conflits entre les propriétaires d'équipes et les joueurs, aussi avides de gain les uns que les autres, peuvent avoir lieu au détriment des supporters. Les supporters eux-mêmes se conduisent parfois de façon si odieuse qu'ils dénaturent le sport. Le professionnalisme domine le sport pratiqué en milieu scolaire à un point tel que, dès le lycée, les enfants regardent les matchs d'un œil désabusé. Comme le sport, l'Amérique a été conçue dans l'illusion de la perfection humaine. Lorsque cette illusion se heurte aux réalités des limites humaines, la déception laisse parfois un goût amer.

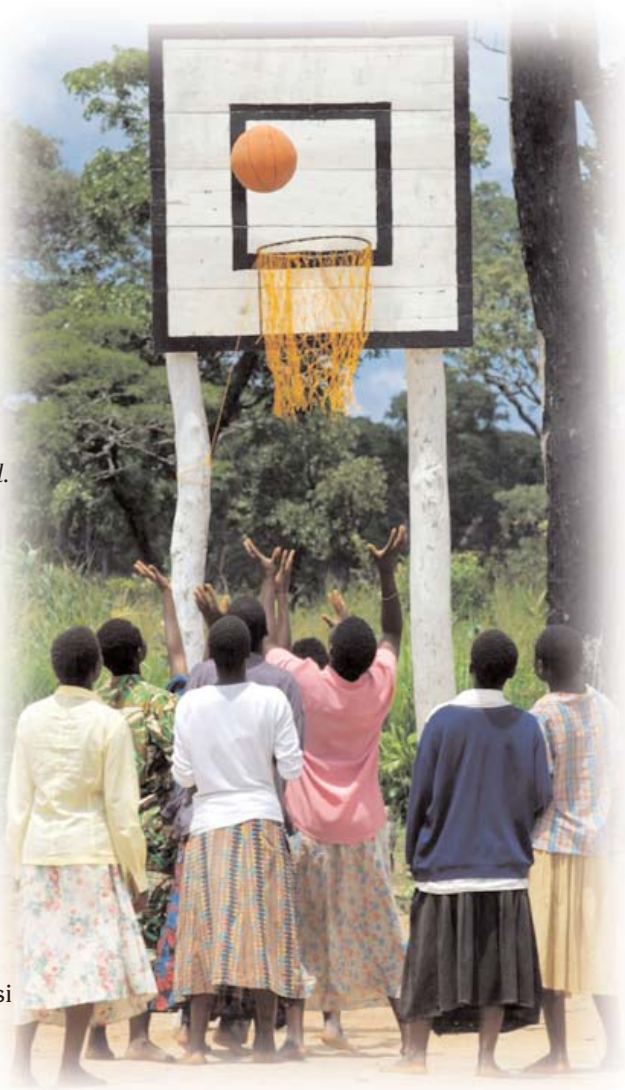
Mais l'utopie – des sports et des nations – n'en reste pas moins vivace. L'Amérique ne réussit dans le monde et face à elle-même que lorsqu'elle se rapproche des ambitions qu'elle affiche, lorsqu'elle s'efforce d'atteindre sa véritable nature. Il en va de même du sport. Ces deux entreprises sont centrées sur la progression d'un individu qui, en parvenant au sommet, entraîne les autres avec lui, vers une plus grande égalité, vers la victoire universelle. C'est la raison même de la passion des jeux. ■

Roger Rosenblatt est journaliste, auteur, dramaturge et professeur. Essayiste pour le magazine « Time », il a obtenu de nombreuses distinctions honorifiques de la presse écrite, dont deux prix George Polk, ainsi que les prix de l'« Overseas Press Club » et de l'Association du barreau américain. Les essais qu'il présente sur les chaînes de télévision publique des États-Unis lui ont valu les prestigieux prix « Peabody » et « Emmy ». Il a récemment publié « Where We Stand : 30 Reasons for Loving Our Country, et Rules for Aging : A Wry and Witty Guide to Life ».

DES JEUX POUR LE MONDE ENTIER

DAVID GOLDINER

Le base-ball et le basket-ball et, à un moindre degré, le football américain frappent l'imagination des sportifs et des mordus du sport du monde entier. Les joueurs étrangers s'y distinguent de plus en plus dans les équipes professionnelles et universitaires. Cette tendance se manifeste également dans d'autres sports tels que le hockey sur glace et le football.



De jeunes Congolaises tirent des paniers dans un camp de réfugiés de Zambie.

Nous sommes en septembre dernier. Sur un terrain poussiéreux situé près de Johannesburg (Afrique du Sud), un jeune Angolais de 17 ans, Michel Los Santos, exécute des séries de longs tirs au panier, tandis qu'à quelques mètres de lui, un Nigérian costaud, Kenechukwu Obi, 15 ans, tout essoufflé après avoir saisi un rebond, avoue qu'il a touché pour la première fois un ballon de basket il y a trois mois. Un peu plus loin, un adolescent mince comme un fil, Cheikh Ahmadou Bemba Fall, confie que la plupart de ses amis de Saint-Louis du Sénégal jouent au basket pieds nus.

Ces trois joueurs figurent parmi la centaine de jeunes talents africains réunis dans le cadre du premier camp d'entraînement professionnel établi sur le continent africain par la « National Basketball Association » (NBA, Association nationale de basket-ball des États-Unis).

Lui-même tiré de l'obscurité au Zaïre il y a quinze ans, le centre vedette Dikembe Mutombo enseigne à ces jeunes certaines techniques de base et leur prodigue de précieuses paroles d'encouragement. « Je veux qu'ils sachent qu'ils peuvent passer à un niveau supérieur s'ils veulent s'en donner la peine », affirme Mutombo, qui se rend fréquemment dans son pays natal, l'actuelle République démocratique du Congo. « La NBA devient une association mondiale », dit Mutombo, qui fait maintenant partie de l'équipe des « Knicks » de New York. « Autrefois, le sport le plus populaire, c'était le football, mais aujourd'hui, dans n'importe quel pays, les jeunes peuvent immédiatement identifier dix joueurs de la NBA. L'Association devrait être fière de ce succès. »

Portés par l'espoir de la renommée et de contrats de millions de dollars comme joueurs de basket aux États-Unis, ces cent sportifs viennent de cités

miséreuses d'Afrique du Sud, de villes surpeuplées du Nigeria ou de villages plantés en bordure du Sahara.

Y en aura-t-il parmi eux qui verront leur rêve se réaliser ? Rien n'est moins sûr. Mais leur seule présence dans ce camp, sans compter les gradins remplis de représentants d'équipes sportives et de prospecteurs de talents, atteste le rayonnement croissant des sports américains dans le monde. Le basket-ball, le base-ball, le football américain et le hockey sur glace, grandes industries du sport dont les revenus se chiffrent dans les milliards de dollars, s'appliquent aujourd'hui à étendre leur popularité et à recruter de nouveaux talents aux quatre coins de la planète.

Un phénomène dans les deux sens

Ce phénomène culturel exceptionnel s'opère dans les deux sens : d'un côté, les rencontres sportives américaines sont diffusées dans le monde entier par la télévision et par des liaisons d'internet omniprésentes ; de l'autre, les vedettes étrangères affluent depuis quelques années sur les terrains et patinoires des ligues professionnelles et des grandes universités américaines.

C'est ainsi que Jaromir Jagr, ailier et marqueur hors pair de l'équipe de hockey des « Capitals » de Washington, a présidé à une véritable invasion de joueurs de talent en provenance d'Europe orientale et de l'ex-Union soviétique. Au base-ball, Sammy Sosa n'est que l'une des nombreuses vedettes émigrées de République dominicaine pour s'imposer dans les Ligues majeures. Des vedettes d'Extrême-Orient, à l'image du Japonais Ichiro Suzuki et du Coréen Chan Ho Park, ont fait monter en flèche la popularité de ce sport en Asie.

Au basket-ball, le centre chinois Yao Ming, l'excellent tireur allemand Dirk Nowitzki et le Brésilien Nene Hilario ont quitté des équipes locales peu connues pour briller dans la NBA. En athlétisme féminin, des étrangères se sont imposées dans les rangs universitaires. Enfin, encouragées par la popularité du basket dans des pays comme le Portugal et le Brésil, des joueuses étrangères ont internationalisé l'Association nationale de basket féminin (WNBA).

« Ce sont maintenant des jeux pour le monde entier », affirme le Serbe Vlade Divac, centre de l'équipe des Sacramento Kings.

Par amour du sport

Il n'en a pas toujours été ainsi. Les dépisteurs de talents et entraîneurs américains étaient autrefois des altruistes solitaires qui aidaient les sportifs des pays en voie de développement par amour du sport.

Le champion d'athlétisme Mal Whitfield avait remporté trois médailles d'or aux Jeux olympiques de 1948 et 1952. Alors que la guerre froide battait son plein, le gouvernement américain décida d'envoyer des athlètes américains de classe mondiale en mission de bonne volonté à travers le monde et Mal Whitfield fut choisi comme l'un de ces premiers ambassadeurs.

Maintenant âgé de 79 ans et à la retraite, Mal Whitfield a passé la majeure partie des quatre décennies qui ont suivi ses succès à parcourir le monde et à entraîner de jeunes athlètes. Il a vécu dans des pays comme le Kenya, l'Ouganda et l'Égypte dans le cadre du programme « Sports America » de l'ex-Agence d'information des États-Unis (USIA). Il en est résulté une moisson de bonne volonté pour les États-Unis et une pléthore de médailles olympiques pour les athlètes africains. Mal Whitfield a formé des joueurs légendaires tels que le coureur de fond Kip Keino du Kenya, lauréat de deux médailles d'or, et le coureur de haies ougandais John Akii-Bua, qui a obtenu une médaille d'or en 1972.

Mal Whitfield a aussi incité une seconde vague d'entraîneurs américains à travailler en Afrique et à apprendre à connaître ce continent, notamment Ron Davis, qui est devenu entraîneur national

Mal Whitfield fut l'un des premiers ambassadeurs de bonne volonté des États-Unis.

d'athlétisme en Tanzanie, au Mozambique et à Maurice.

« Je suis conscient de l'importance que revêt le sport », déclarait Mal Whitfield lors d'une interview accordée en 1996. « Tous les Américains ont une tâche à accomplir. Moi, je suis fier d'être Américain. »

Outre le fait d'amener une vague de médailles à des athlètes olympiques, ces succès ont déclenché un afflux de sportifs des pays en voie de développement dans les universités américaines, qui réservent généralement un certain nombre de bourses d'études à divers sports, même des sports moins populaires comme la lutte, l'escrime et l'athlétisme. Cette présence étrangère ne parvenait cependant pas à influencer les principales associations sportives professionnelles américaines, qui restaient dominées par des joueurs natifs des États-Unis.

Jacques Barzun, homme de lettres, éducateur et historien
God's Country and Mine, (Terre de Dieu, ma partie), 1954

« Quiconque veut connaître le fond de l'âme et du cœur de l'Amérique a intérêt à apprendre le base-ball, ses règles et ses réalités. »

Le charisme d'un joueur

La situation a commencé à changer il y a une vingtaine d'années lorsque les publics étrangers se sont intéressés aux émissions télévisées de sports professionnels américains, en particulier le basket-ball. Les jeunes se sont mis à acheter des maillots de joueurs américains, à regarder, même de nuit, des matches transmis en direct à la télévision et à imiter sur leurs terrains de jeux les mouvements des joueurs américains.

À quoi pouvait-on attribuer ce nouvel engouement ? En deux mots : Michael Jordan.

Plus qu'aucun autre sportif, la charismatique supervedette des « Bulls » de Chicago a mondialisé le sport américain. Par la hauteur vertigineuse de ses sauts, par la grâce de ses mouvements, Michael Jordan a incarné le rêve américain. À partir des années 1980, il a rapporté des centaines de millions de dollars à ce sport et est devenu l'un des personnages les plus connus à travers le monde.

« Michael a fait connaître ce sport dans le monde entier », a affirmé le chroniqueur Bob Kravitz de l'« Indianapolis Star », dans un article paru la saison dernière, lorsque Michael Jordan a pris sa retraite.

Certes, les États-Unis produisent depuis longtemps des superstars de la culture mondiale. En musique, Michael Jackson et Madonna ont vendu des millions d'albums à travers le monde. Des acteurs comme Eddie Murphy et Richard Gere sont célèbres de New Delhi à Dakar. Mais l'essor spectaculaire des sports américains fait plus que de vendre des maillots – il leur procure un nouveau et puissant réservoir de talents.

En 1995, dans le logis encombré de sa famille situé près de la ville industrielle de San Carlos, au Brésil, un grand adolescent nommé Maybyner (Nene) Hilario suivait un jour un match de la NBA à la télévision. Le lendemain, il renonça à sa partie habituelle de football pour se rendre sur un terrain vague où jouaient, de la façon la plus improvisée qui soit, des gamins qui s'évertuaient autour d'un panier monté sur une vieille auto cabossée. Nene se joignit au jeu et « smasha » le ballon avec tant de force qu'il fit tomber le panier. Âgé aujourd'hui de 21 ans, il est membre des « Nuggets » de Denver.

Très loin de là, en République démocratique du Congo, la petite Mwadi Mabika se plaisait à passer des heures à regarder des garçons jouer au basket dans un terrain vague poussiéreux situé devant la maison de ses parents, à Kinshasa. Les garçons taquinaient cette fillette de huit ans, lui promettant de lui laisser lancer le ballon pendant cinq minutes si elle balayait le terrain.

« Alors, je balayais le terrain, mais ils ne me donnaient pas toujours le ballon », dit Mwadi, qui est maintenant une vedette des « Sparks » de Los Angeles, une équipe de la WNBA.

Dans un gymnase enfumé de la ville serbe de Vrsac, un garçon dégingandé de 14 ans nommé Darko Milicic s'exerçait au basket avec une nouvelle équipe qui l'avait attiré en lui offrant un salaire de 100 dollars par mois. Soudain, les sirènes d'alerte retentirent, suivies d'explosions, tandis que des avions de l'OTAN entamaient une campagne de bombardements pour chasser la Serbie de la

province rebelle du Kosovo. Paralysés par la peur, les joueurs tournèrent leurs regards vers leur entraîneur qui leur cria de continuer à jouer.

Les anecdotes de ce genre ont un impact indélébile sur la composition des équipes professionnelles aux États-Unis. En 1990, 20 joueurs étrangers participaient aux matches de la NBA. Ils étaient 68 la saison dernière.

Des fils et filles d'immigrants

Le football américain a, lui aussi, acquis une popularité mondiale, mais sur une plus petite échelle. Depuis des années, la National Football League (NFL) recrutait des footballeurs étrangers comme spécialistes des transformations, notamment des joueurs devenus légendaires aux États-Unis comme le Danois Morten Anderson, le Sud-Africain Gary Anderson et le Portugais Olindo Mare. Néanmoins, les étrangers restaient rares dans un sport très peu connu en dehors de l'Amérique du Nord.

L'internationalisation du football américain a été stimulée par le lancement de la NFL-Europe, qui a permis à quelques néophytes européens de jouer contre des professionnels américains de second rang. Par ailleurs, nombre de joueurs de la NFL – 90 d'entre eux figuraient sur les listes cette saison – sont les fils d'immigrants d'endroits comme le Mexique ou l'Afrique de l'Ouest.

Les parents d'Adewale Ogunleye, qui sont natifs du Nigeria, avaient essayé de décourager leur fils du football américain à cause de la violence de ce sport qui exigeait le port d'un casque et d'un équipement de protection. Ils jugeaient ce sport barbare, a-t-il dit récemment. Mais en grandissant à New York, Adewale a tenu bon et il excelle maintenant à la défense dans l'équipe des « Dolphins » de Miami.

Antonio Rodriguez, qui cherchait cette saison à se qualifier pour l'équipe des « Texans » de Houston, dit que ses camarades mexicains ne le croyaient pas quand il leur disait qu'il jouait au football américain à l'université. « Ils pensaient que je parlais du ballon rond », confie-t-il.

En ce qui concerne le hockey sur glace, le plus gros obstacle au recrutement de joueurs étrangers par des équipes américaines avait toujours été d'ordre politique. Ce sport a

Dès l'ère coloniale

Les sports d'équipe firent leur apparition au tout début de la colonisation de l'Amérique du Nord. Les colons pratiquèrent des jeux ancêtres du base-ball et du football dès les premières décennies du XVIIIe siècle, longtemps avant la Déclaration d'indépendance des États-Unis en 1776. Vers le milieu du XVIIIe siècle ces jeux avaient acquis leurs règles fondamentales qui restent largement appliquées aujourd'hui.

Le football américain et le basket-ball suivirent peu de temps après.

Il semble que le football américain trouve son origine dans des sports pratiqués dans la Grèce antique et dans l'Angleterre du Moyen Âge. Son point de départ, aux États-Unis, serait, selon la plupart des historiens, un match disputé en 1869 entre des équipes de 25 joueurs des universités Rutgers et Princeton. Les autorités sportives éliminèrent nombre de ses aspects trop violents à la demande expresse du président Théodore Roosevelt (1901-1909) et le nombre de joueurs sur le terrain fut progressivement réduit aux onze d'aujourd'hui.

Le basket-ball est une invention purement américaine. En 1891, on demanda à James Naismith, professeur d'éducation physique de l'actuel collège universitaire de Springfield (Massachusetts), d'inventer un jeu qu'on pourrait pratiquer en salle pendant les mois d'hiver. Naismith fit clouer au balcon de chacune des extrémités du gymnase un panier à fruits, forma deux équipes de neuf hommes, leur mit un ballon rond entre les mains en leur expliquant que l'objet du jeu était de le lancer dans le panier défendu par la partie adverse. Ce jeu qu'il appela « ballon au panier » est aujourd'hui pratiqué dans presque tous les pays du monde.

Aux États-Unis, on a toujours joué au football (européen), ainsi qu'à la crosse, jeu hérité des Amérindiens, mais à une moindre échelle que dans le cas des trois disciplines dominantes. Pourtant, ces dernières années, le football a pris un véritable essor. Il est pratiqué par près de quatre millions de garçons et de filles dans le cadre d'associations principalement de banlieue qui ont déjà produit des joueurs de classe internationale tant chez les hommes que chez les femmes. Quant au jeu de la crosse, après s'être cantonné dans le nord-est du pays, il gagne l'ensemble du territoire.

A l'époque coloniale, les sports d'équipe s'accompagnaient souvent d'épreuves individuelles : concours de tir et de pêche, boxe, course à pied et équitation. Récemment, on a vu apparaître toute une variété de disciplines et de concours difficiles et exigeants, tels que la planche à voile, le vélo tout-terrain et la varappe. On les appelle « sports extrêmes ».

toujours joui d'une grande popularité en Europe septentrionale et orientale ainsi que dans l'ex-Union soviétique, mais pendant des décennies, le gouvernement soviétique avait empêché les meilleurs joueurs de quitter leur pays ou de signer des contrats professionnels.

« Ils ne permettaient pas qu'on pense ou qu'on agisse librement, dit l'ancien champion olympique soviétique Vyatcheslav Fetisov. Ils cherchaient à contrôler le peuple... Cela faisait peur. »

Tout a changé à la fin des années 1980 quand le rideau de fer a entamé sa chute, déclenchant une ruée de joueurs en provenance de Russie. Fetisov, qui fut le premier à partir, a remporté deux coupes Stanley avec les Detroit Red Wings. Il a été suivi du brillant buteur Pavel Bure et de l'agile Serge Zubov, qui, dans son enfance, avait joué au hockey sur les étangs glacés de Moscou.

« J'avais entendu parler de la NHL (National Hockey League) mais jamais je n'avais pensé en faire partie. Cette idée ne nous venait même pas à l'esprit. » Or à l'heure actuelle, plus de soixante joueurs de l'ex-Union soviétique sont membres de cette association.

Après les Russes, on a vu apparaître Jaromir Jagr qui, durant son enfance, avait trait des vaches dans une ferme de la République tchèque. Il choisit pour son maillot le numéro 68 en hommage à la résistance de son pays à l'invasion soviétique, en 1968. Jaromir Jagr dit que ce numéro évoque l'histoire de son pays.

La latino-américanisation du base-ball

Le base-ball américain n'a pas eu besoin de traverser l'Atlantique pour trouver un vaste réservoir de nouveaux talents. Tout le monde pouvait en voir dans les champs de canne à sucre et les zones urbaines miséreuses de pays d'Amérique latine comme le Venezuela, Panama et surtout la République dominicaine.

Pendant des décennies, un petit nombre de joueurs latino-américains – le lanceur mexicain Fernando Valenzuela et le génial lanceur Juan Marichal – avaient donné aux mordus du base-ball une idée du panache et du talent qui existaient de l'autre côté de la frontière sud des États-Unis. Ces dix dernières années, les talents ont afflué et, à l'heure actuelle, plus du quart des joueurs de base-ball des Ligues majeures sont originaires de l'étranger.

Ce ne sont ni la télévision ni l'internet qui ont appris à des jeunes de la République dominicaine comme le cogneur Sammy Sosa ou le lanceur Pedro Martinez à jouer au base-ball. « Beisbol » était déjà le sport favori des habitants de cet État caraïbe depuis son apparition sur ses rives, il y a de cela plus d'un siècle.

Pendant son adolescence, Sammy Sosa a vendu des oranges et ciré des chaussures dans les rues de San Pedro de Macoris, ville portuaire fervente de base-ball située près de la capitale, Saint-Domingue. Sa rivalité avec Mark McGwire pour battre le record de circuits frappés en une saison, que McGwire remporta en 1998, a fait encore mieux connaître les nombreux talents inexploités qui couvaient en République dominicaine. Presque toutes les équipes des Ligues majeures ont aujourd'hui leur propre camp d'entraînement dans l'île et d'autres prospecteurs parcourent Panama, le Venezuela et le reste de l'Amérique centrale à la recherche de nouvelles vedettes.

Cuba, qui possède certains des meilleurs joueurs du monde, pourrait se révéler être un réservoir encore plus riche mais le gouvernement communiste de Fidel Castro fait de son mieux pour empêcher les sportifs de quitter leur pays. L'Extrême-Orient est également un important marché nouveau, comme le montrent les vedettes japonaises et même coréennes qui affluent aux États-Unis pour faire leurs preuves.

Les statistiques et tendances à long terme ne veulent pas dire grand-chose pour Michel Los Santos, l'adolescent angolais qui a donné sa mesure au camp d'entraînement de la NBA en Afrique du Sud. Dans un continent où les chaussures et ballons de basket sont un luxe, Michel s'estime heureux de pouvoir jouer dans une association qui bénéficie d'entraîneurs et de terrains aménagés à Luanda, capitale ravagée par la guerre. Comme des millions d'autres jeunes du monde entier, il considère son talent comme la clef qui pourrait, avec beaucoup de chance, lui ouvrir la porte de la fortune aux États-Unis.

« Je veux aller à l'université, puis devenir riche et célèbre », dit Michel en arborant un sourire éclatant. ■

David Goldiner est écrivain et journaliste au « New York Daily News ».

LES FEMMES ET LE SPORT

CLAIRE SMITH

Aux États-Unis, les jeunes filles et les femmes participent plus que jamais aux sports organisés à tous les niveaux, grâce à une évolution des comportements sociaux et à une loi qui fait date dans la législation fédérale.

Quand Vivian Stringer, au début d'une carrière devenue depuis lors légendaire, a vu que son équipe féminine de basket-ball de la minuscule université Cheyney State College, en Pennsylvanie, s'était qualifiée en 1982 pour le tout premier championnat féminin national sanctionné par la « National Collegiate Athletic Association », la NCAA (Association nationale des sports universitaires), c'était comme si elle venait d'attraper la lune.

Pour la NCAA, la principale organisation qui régissait les événements sportifs universitaires et parrainait tous les grands tournois des équipes masculines, il s'agissait d'une innovation, d'une avancée dans un domaine inconnu. Pour les femmes c'était une percée sans précédent.

Même pour les championnes de basket les plus célèbres, les tournois féminins étaient toujours restés en marge des grands événements sportifs universitaires, avec leurs généreux donateurs et les matchs télévisés générateurs de recettes. C'est dire qu'avant de se qualifier pour ce premier championnat, il a fallu que l'équipe de Vivian Stringer fasse ses preuves.

La route qui l'a menée de la région rurale du sud-est de la Pennsylvanie à ce match inaugural, disputé à Norfolk en Virginie, sur le campus de l'université Old Dominion, s'est jalonnée de multiples étapes consacrées à des ventes de pâtisseries, des tombolas, des demandes de subventions et autres techniques de collecte de fonds imaginées par Vivian Stringer et son équipe afro-américaine.

« Je me souviens d'être allée faire la quête à une église afin d'obtenir l'argent nécessaire pour faire coudre la lettre "C" sur nos pulls. Ainsi nous aurions une tenue correcte en prenant l'avion », a dit Vivian Stringer, commentant la longue route qui les a menées à cette première finale où Cheyney State s'est inclinée devant la célèbre Louisiana Tech. « Un magasin d'articles de sport a voulu nous donner des uniformes pour que nous en ayons au moins un de rechange. Notre administration a demandé des fonds aux entreprises locales. Sur le campus, on avait presque peur de gagner car on se demandait comment on allait payer le voyage pour le prochain match.

Dix-huit ans plus tard, en 2000, Vivian Stringer entraînait son équipe actuelle, classée nationalement, celle de l'université Rutgers, située à Piscataway dans le New Jersey. Lorsque Rutgers a battu, contre toute attente, l'université de la Géorgie dans les finales de la Conférence de l'Ouest de la NCAA, c'était, pour Vivian Stringer, la troisième fois qu'une de ses équipes parvenait aux demi-finales de ce tournoi prestigieux. L'entraîneuse savait, par expérience, qu'arrivée à ce point, son équipe voyagerait en première classe.

LES MÉDIAS ET LES FOULES

En effet, une fois arrivées au sommet du classement, les équipes féminines, en ce début de XXIe siècle, vivaient une vie à la mesure de leur réussite. Les joueuses non seulement se produisaient en direct à la télévision nationale (et bénéficiaient des largesses de cette dernière), mais pouvaient aussi s'attendre à des avantages qui étaient naguère l'apanage des équipes masculines, à savoir : une excellente couverture médiatique, les déplacements en cars spécialement aménagés et dans des avions affrétés, le logement dans des hôtels de catégorie supérieure et – ce qui n'est pas le moindre avantage – une bonne base de supporters loyaux. En fait, la destination de ces demi-finales de 2000 n'était plus

un modeste campus universitaire endormi, mais la métropole de Philadelphie en Pennsylvanie, où une arène professionnelle flambant neuve de vingt mille places était prête à accueillir les joueuses et leurs partisans enthousiastes.

Les foules se sont déplacées pour voir Rutgers, certes, mais aussi plusieurs autres, des équipes de renommée nationale comme celle de l'université du Tennessee et du Connecticut, dynastie moderne du basket aussi populaire chez les préadolescentes contemporaines que ne le furent les Beatles chez les jeunes de la génération précédente. Transmis à la télévision nationale aux heures de grande audience, ce tournoi de tout un week-end a fait salle comble. Les matchs de demi-finale ont attiré les foules les plus énormes que l'on ait jamais vues en Pennsylvanie pour des matches universitaires (femmes et hommes confondus), mais aussi un nombre record de journalistes, de commentateurs sportifs et d'autres professionnels des médias.

Mia Hamm (à gauche), vedette du football aux États-Unis, fait une déposition au Congrès aux côtés d'une administratrice sportive et d'une lycéenne joueuse de hockey sur gazon. Toutes trois soulignent l'essor du sport féminin dans leur pays.

Lorsqu'elle pense au passé, Vivian Stringer, qui est maintenant membre du Panthéon du basket féminin, se souvient de ce week-end comme d'un événement charnière. « Arriver sur place et voir ce stade géant totalement plein, voir l'impact de ce sport à Philadelphie et ailleurs, c'est une chose dont je n'aurais jamais même rêvé en 1982. »

A bien des égards, les sports féminins ont changé radicalement au cours des dernières décennies. Il ne faut pas le nier, le chemin n'est pas sans embûches : la dernière en date est la récente disparition de l'Association de football féminin professionnel, en faillite pour recettes insuffisantes et ventes de billets en perte de vitesse. Toutefois, malgré de tels revers, l'ampleur prise par les sports féminins à tous les niveaux – préadolescence, collège, université, ligues et compétitions professionnelles – n'est rien moins que phénoménale.

Assurément, les légendes du tennis, à l'image d'Althea Gibson et de Billie Jean King, n'auraient jamais pensé obtenir le succès, la renommée mondiale et les salaires sans précédent des vedettes d'aujourd'hui comme Serena et Venus Williams. La joueuse de golf légendaire Babe Didrikson Zaharias n'aurait jamais pu prévoir l'explosion de popularité du golf féminin, avec sa galaxie de championnes internationales comme la Suédoise Annika Sorenstam et la Coréenne Se Ri Pak.

La dynamique de la loi de 1972

L'incroyable raz-de-marée de femmes talentueuses qui a inondé le sport aux États-Unis – et les débouchés qui en ont découlé – ont sans aucun doute bénéficié du mouvement féministe de la fin des années soixante et du début des années soixante-dix qui mettait l'accent sur l'émancipation des femmes à tous les niveaux. Mais son véritable élan provient du fameux « Titre IX », l'un des articles d'un texte de loi historique promulgué par le président Richard Nixon en 1972, qui garantit l'égalité des droits de tous les citoyens, jeunes filles et femmes comprises, en matière d'éducation et notamment dans les disciplines sportives.

Lorsque les universités ont commencé à appliquer la loi, des partenariats se sont formés entre les sportives et les nombreuses institutions qui « dirigent » le sport aux États-Unis – notamment la NCAA, les Jeux olympiques et la télévision. Une fois que le monde du sport amateur a ouvert ses portes aux femmes, les grandes entreprises ont suivi et, avec elles, un nombre grandissant de sponsors des

équipes professionnelles féminines.

On pourra se demander si le Titre IX a été appliqué correctement et complètement, et même si l'on a pleinement tiré parti de l'intention de ce texte de loi. Manifestement, le football américain et le basket masculins règnent toujours sur les campus américains. On affirme également que le Titre IX a attisé, plutôt que calmé, la guerre des sexes, car il semblerait bien que l'application de la loi ait eu des retombées négatives sur certaines disciplines masculines. Une étude réalisée en 2002 par le Bureau de la comptabilité publique générale a conclu que 311 équipes masculines de lutte, de natation et de tennis avaient été éliminées des programmes universitaires entre 1982 et 1999.

Controversé ou non, le Titre IX est toujours en vigueur. En juillet 2003, au terme d'une étude d'un an, le ministère de l'éducation des États-Unis a publié un rapport réitérant les obligations et les règles de la loi, seules quelques modifications mineures étant mises en lumière.

Rita Mae Brown, romancière
Sudden Death (Prolongations), 1983

« Le sport dépouille le joueur de sa personnalité, laissant transparaître uniquement la blanche ossature du caractère. Le sport donne au joueur un moyen de se connaître et de s'éprouver. La grande différence entre le sport et l'art est que le sport, tel un sonnet, crée le beau à l'intérieur de son système propre. L'art, en revanche, force cycliquement les frontières et se libère. »

Une preuve récente de la détermination avec laquelle le Titre IX est pris au sérieux aux États-Unis est l'arrêt de novembre 2003 pris par un juge de Pennsylvanie, qui a ordonné à une université sous sa juridiction de rétablir son programme de gymnastique féminine. Pour des raisons de coupes budgétaires et de compression des crédits publics, l'université West Chester avait supprimé ce programme en avril 2003, ainsi que l'équipe masculine de crosse. Mais l'équipe masculine était beaucoup plus nombreuse, en conséquence de quoi le tribunal a décidé que l'université n'avait pas satisfait son obligation légale, aux termes du Titre IX, d'offrir aux femmes des programmes sportifs en proportion égale à ceux des hommes. La gymnastique fait de nouveau partie, aujourd'hui, des programmes sportifs de cette université.

Les débats sur la valeur de cette loi et sur ses effets secondaires ne cesseront probablement jamais. Ils se poursuivront pendant des générations. Ce qui ne se discute pas est le fait que le Titre IX a changé le paysage sportif américain pour toujours.

« Une équipe professionnelle féminine de basket ! »

Un exemple frappant est celui de l'Association nationale de basket féminin (la WNBA). Elle a acquis un éclat et un pouvoir d'attraction inimaginables pour les sportives d'il y a 30 ans, dans les métropoles d'importance majeure et dans les stades dernier cri. Les membres de l'équipe qui a remporté par deux fois le championnat de la WNBA, les « Sparks » de Los Angeles, ont droit à autant de « temps de spectacle », comme elles aiment à le dire, lors des matchs disputés dans le somptueux Staples Center du centre-ville, que leurs homologues masculins de l'équipe des Lakers, équipe de la NBA (Association nationale de basket) qui parraine les Sparks. « Quand on entre dans l'arène du Madison Square Garden pour voir les "Liberty" de New York, on en a le souffle coupé quand on pense qu'on va assister à un match de basket féminin professionnel », dit Vivian Stringer. « Cela dépasse tout ce que j'aurais pu imaginer. »

Non seulement le Titre IX a propulsé le sport féminin au plus haut niveau, il a également ouvert tout grand le champ des possibilités pour les filles qui ne se contentent plus de jouer les observatrices ou les pom-pom girls. Les chiffres sont éloquents ; si l'on en croit la Fondation des sports féminins, un groupe de pression à but non lucratif, avant l'adoption du Titre IX, seulement une fille sur 27 participait à un sport d'équipe pendant ses études secondaires. La fondation indique que désormais le chiffre est d'une fille sur trois. Et lorsque les adolescents évoluent, leur intérêt pour le sport change aussi. Les chiffres du ministère de l'éducation démontrent qu'aujourd'hui environ 150 000 jeunes femmes font du sport à l'université, cinq fois plus que les 32 000 qui participaient à des sports universitaires en 1972, selon les estimations.

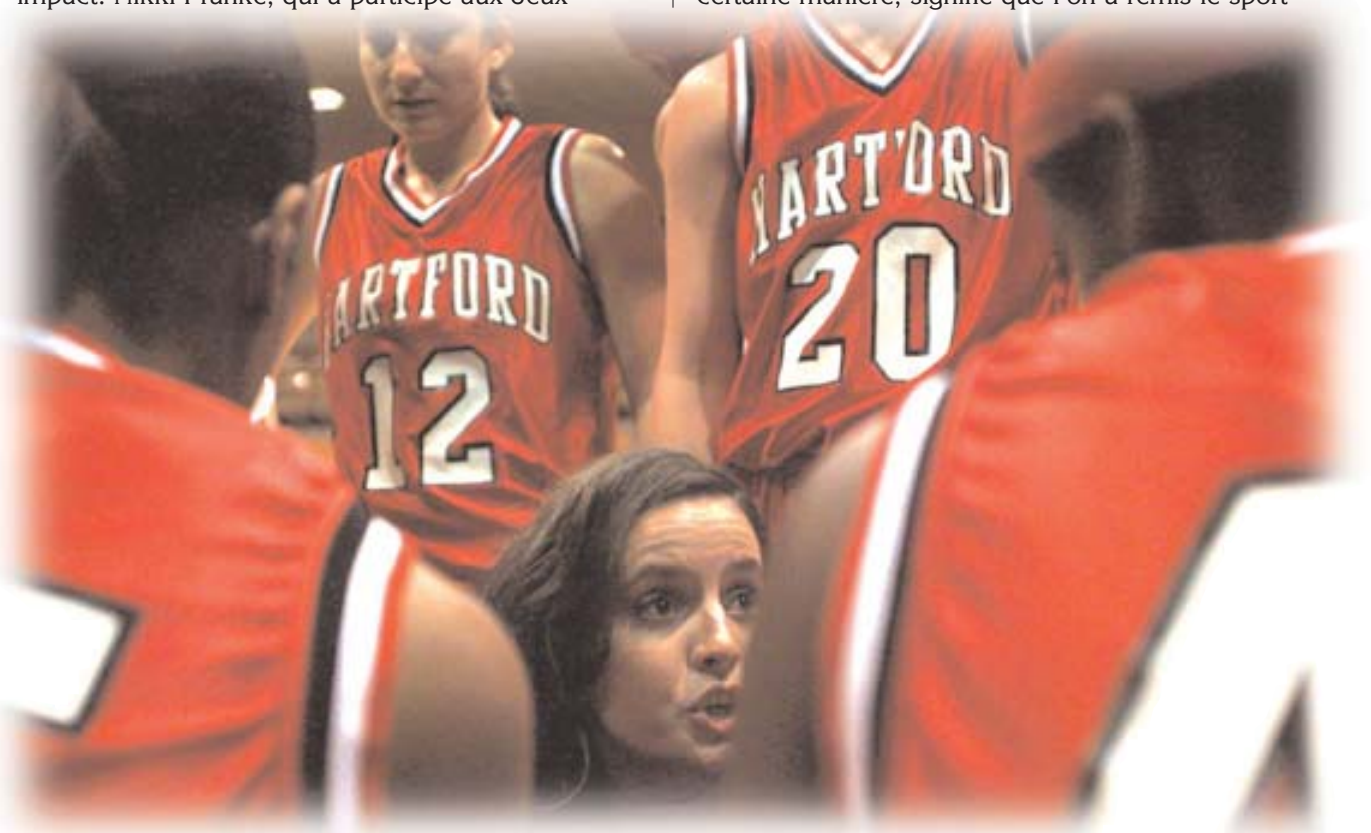
Derrière les statistiques se cachent de vraies réussites. Par exemple, c'est l'aviron – et non le basket, le football ou le softball – qui a propulsé le

sport féminin à un statut sans précédent auprès de la NCAA. En janvier 1996, la NCAA a élevé la division féminine d'aviron au niveau des championnats, sans toutefois en faire autant pour les hommes. Cette décision signifie que la NCAA a accepté de financer le championnat national d'aviron, mais aussi que, pour ce qui est de l'aviron qui a toujours été pratiqué par de nombreux hommes et femmes, seules les équipes féminines sont homologuées par la NCAA et participent aux championnats.

Nikki Franke est la preuve vivante de réussites discrètes, mais significatives par la durée de leur impact. Nikki Franke, qui a participé aux Jeux olympiques et entraîne depuis longtemps la célèbre équipe d'escrime de l'université Temple à Philadelphie, attribue le développement de son équipe féminine directement au Titre IX. En 1972, année où la loi est entrée en vigueur, l'université a changé le statut de l'escrime, de celui de « club » à celui de « sport d'équipe féminin ». « Il n'y avait pas de bourse à l'époque mais on avait une équipe », dit Nikki Franke. « C'est ainsi que tout a commencé. » Aujourd'hui, observe-t-elle, avec le statut de son équipe et sa notoriété, des jeunes femmes qui n'ont jamais participé à des compétitions au lycée se présentent spontanément. Et elles sont acceptées, comme on le fait dans les équipes masculines. « Si une femme veut s'entraîner ferme et apprendre, nous la prenons en main. »

Les défis persistent

Mais les défis ne s'arrêtent pas là. Etre une femme reste un handicap pour exercer le métier d'entraîneur. Vouloir être comme les hommes, d'une certaine manière, signifie que l'on a remis le sport féminin entre les mains des hommes. Oui, Nikki Franke peut s'enorgueillir d'une série de réussites. Elle peut aussi dire qu'elle est bien seule. En 2002, elle était l'une de seulement trois femmes entraîneurs parmi les dix meilleures équipes d'escrime. « J'aimerais tant que les femmes soient plus nombreuses, qu'il y ait plus de femmes entraîneurs à tous les niveaux », dit Vivian Stringer. « Il faut encourager un plus grand nombre de femmes à se lancer. »



Jennifer Rizzotti, entraîneuse de basket à l'université de Hartford, est un exemple des progrès réalisés par les femmes dans le domaine du sport aux États-Unis.

Le sport féminin aux États-Unis a aussi besoin de plus de « consommatrices » – pour qu'elles fassent peser de tout leur poids leur pouvoir d'achat – particulièrement à une époque où les femmes sont de plus en plus nombreuses sur le marché du travail aux États-Unis. La faillite de l'Association de football féminin (la WUSA), qui regroupait des footballeuses de premier plan, est provenue de son impuissance à recueillir l'appui et le parrainage d'entreprises privées, à une époque où l'économie américaine était en perte de vitesse. La disparition de cette ligue a amèrement déçu.

« Quelle frustration ! », dit Lynn Morgan, ex-cadre de l'Association, à l'époque de sa dissolution. « Vous investissez tant d'efforts, mais les résultats sont si lents à apparaître. On voit le potentiel, mais il est tout simplement impossible de faire le saut de géant nécessaire à la réussite. »

Dans les rangs des professionnelles, il ne reste plus que la WNBA dont les 14 équipes, administrées en partenariat avec la NBA, jouissent de l'appui passionné du commissaire de la NBA, David Stern. Cependant, cette association doit aussi augmenter ses recettes, sous peine de subir un sort similaire.

Au-delà du terrain de jeu

Cependant, face à ces défis, il y a d'autres succès, à la périphérie des terrains eux-mêmes. Dans le temps, il n'y avait que des hommes parmi les journalistes sportifs, dans la presse comme à la télévision. Mais ce n'est plus le cas. Les femmes sont désormais commentatrices et présentatrices de tournois de tennis et de golf retransmis à la télévision aux États-Unis. Elles font aussi des observations et des analyses du jeu sur la ligne de touche des terrains de football américain et de basket. Elles ne font pas simplement partie du décor, ce sont des journalistes sérieuses.

Pendant un certain temps, dans les années soixante-dix et quatre-vingt, les femmes se sont battues pour être admises dans les vestiaires des équipes professionnelles aux cotés de leurs collègues de sexe masculin, pour pouvoir interviewer les joueurs après les matchs. Les critères appliqués aux hommes et aux femmes continuent d'être différents. Comme l'a fait remarquer il y a quelques années Chris Berman, présentateur de la chaîne câblée sportive ESPN, il pouvait prononcer le nom d'un joueur de travers sans se faire critiquer, alors que les femmes qui trébuchaient s'attiraient les foudres. « A tort ou à raison, disait-il, certains téléspectateurs considèrent qu'une commentatrice sportive est nulle jusqu'à preuve du contraire mais sont bien plus indulgents envers les hommes. »

Petit à petit, cependant, les critiques et les partis pris s'estompent. Lorsque j'ai moi-même été jetée à la porte des vestiaires de l'équipe professionnelle de base-ball, les « Padres » de San Diego, au cours du championnat de 1984 de la Ligue nationale, les réactions de divers bastions – très dominés par les hommes – ont été tout à fait thérapeutiques et, dirai-je, utiles. L'Association des journalistes de base-ball des États-Unis a protesté avec force contre la politique des Padres auprès du Bureau du commissaire du base-ball, non parce qu'une femme avait été jetée hors d'un lieu de travail, mais parce qu'une personne exerçant le métier de journaliste avait été jetée dehors.

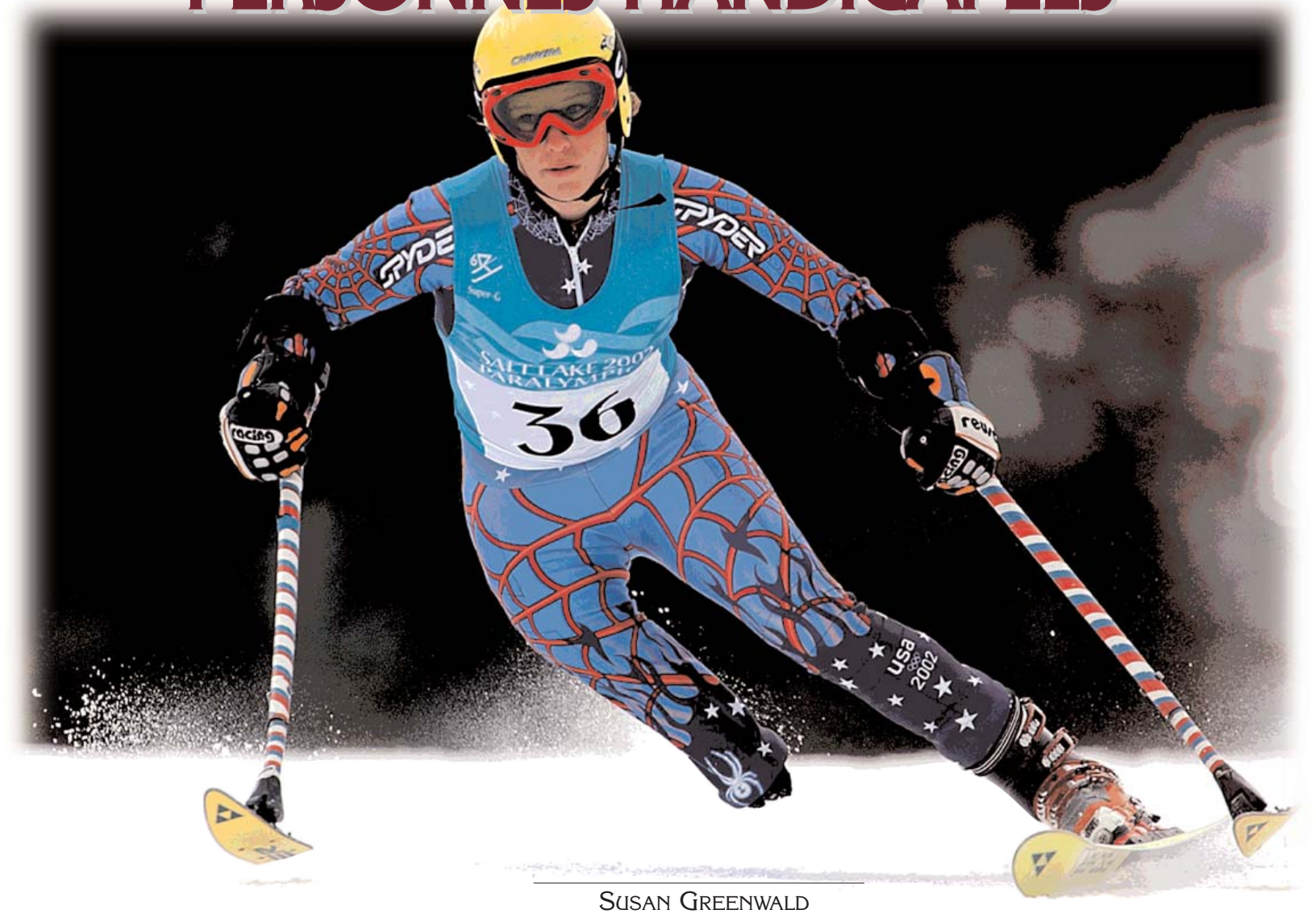
Un mois après avoir pris ses fonctions de commissaire du base-ball, Peter Ueberroth a ouvert les portes du base-ball professionnel à tout journaliste homologué, quel que soit son sexe, comme l'avaient fait la NBA et la Ligue nationale de hockey sur glace. Finalement, la Ligue nationale de football américain s'est pliée à son tour, mettant fin à une bataille lancée depuis longtemps dans les tribunaux et dans les corridors suintants des stades et des arènes du pays.

Aussi importante que fût la décision de Peter Ueberroth, je me souviendrai toujours de ce qu'a fait un membre de l'équipe des Padres, Steve Garvey, qui m'avait suivie hors des vestiaires le jour où on m'avait jetée dehors, pour s'assurer que j'aurais au moins une interview pour mon journal sur le match. « Je resterai avec vous aussi longtemps qu'il le faudra », avait dit Steve Garvey, essayant de calmer la situation. « Mais il faut reprendre vos esprits, vous avez un travail à faire. » Deux jours plus tard, Garvey expliquait : « Vous aviez un travail à faire, et vous aviez tous les droits de le faire. »

Steve Garvey avait résumé non seulement la bataille, mais aussi la raison de la continuer. ■

Claire Smith est rédactrice adjointe de la rubrique sportive du « Philadelphia Inquirer » de Philadelphie (Pennsylvanie).

SPORTS: LES BARRIÈRES TOMBENT POUR LES PERSONNES HANDICAPÉES



SUSAN GREENWALD

L'adoption de nouvelles lois et l'évolution des mentalités ont ouvert des portes aux personnes handicapées, qui peuvent aujourd'hui participer à toutes sortes d'activités sportives, y compris les sports de compétition. Certains athlètes handicapés se mesurent même à des concurrents valides, que ce soit au niveau universitaire, international ou professionnel.

Les personnes handicapées pratiquent de nombreux sports aux États-Unis, à l'image de la skieuse paralympique Allison Jones.

Chaque hiver, dans les montagnes enneigées qui ceinturent le lac Tahoe, en Californie, skieurs et remonte-pentes défilent inlassablement devant une petite bâtisse en bois située en contrebas. Des skis sont appuyés contre les murs extérieurs, à côté de fauteuils roulants inoccupés dont la présence semble insolite quand on ignore que ce bâtiment abrite la première école de ski entièrement accessible aux personnes atteintes d'un handicap physique ou mental. Conçue et construite par la section « Far West » de l'association « Disabled Sports USA » (www.dsusafw.org), l'école handi-ski de Tahoe est un exemple à suivre pour les plaisirs qu'elle fait découvrir, ou redécouvrir, aux skieurs handicapés de tout âge et de tout niveau.

Selon le recensement de 2000, les États-Unis comptent 49,7 millions d'Américains de plus de 4 ans qui sont atteints d'une déficience quelconque. Ceci représente 19 % de la population, soit environ une personne sur cinq. Au total, 14,3 millions d'Américains souffrent d'un handicap mental et 2,2 millions se déplacent en fauteuil roulant. À tous, l'école handi-ski de Tahoe fait goûter le plaisir de la glisse et du ski de fond.

Mais les handicapés ont fait des percées dans d'autres sports aussi. Toute une panoplie d'activités sportives, dont le choix varie selon les collectivités et les aptitudes des athlètes, leur sont ouvertes : hockey, équitation, varappe, plongée sous-marine, cyclisme, ski aquatique, rugby, football, basket-ball, etc.

SURMONTER LA DISCRIMINATION

Trois lois fédérales ont ouvert la voie à l'intégration des personnes handicapées dans tous les aspects de l'existence. À cet égard, la loi de 1973 sur l'insertion des handicapés (« Rehabilitation Act ») fut la première grande initiative. Son principal objectif consistait à prévenir la discrimination dans l'emploi, dans les transports et dans les programmes scolaires qui bénéficiaient de fonds fédéraux. Si elle ne visait pas spécifiquement les activités sportives, elle stipulait néanmoins que les universités dont les programmes d'éducation physique recevaient des fonds fédéraux, pour les sports intra-muros et les sports interuniversitaires, par exemple, devaient veiller à ce que ces sports soient accessibles aux personnes handicapées.

Jim Abbott, lanceur de l'équipe de base-ball de l'université du Michigan et par la suite joueur professionnel pendant dix ans en ligue majeure, est un athlète parmi tant d'autres qui a sans doute tiré parti de la loi sur la réinsertion des handicapés. Né sans main droite, Jim se servait de la gauche pour lancer les balles et portait un gant qui recouvrait son moignon. Pendant plusieurs années et jusqu'à sa retraite en 1999, il a gagné plus de deux millions de dollars par an. Il est rare qu'un joueur de base-ball passe directement d'une équipe universitaire à une équipe de ligue majeure, mais Jim a géré la transition sans peine – et avec autant de facilité que celle dont il faisait preuve quand il faisait passer son gant de son moignon à sa main gauche, immédiatement après avoir lancé la balle et pour être prêt à l'attraper s'il le fallait.

Les lois fédérales les plus récentes qui visent à éliminer la discrimination à l'encontre des personnes handicapées furent adoptées en 1990. La loi relative à l'éducation des élèves handicapés (IDEA, « Individuals with Disabilities Education Act ») oblige les établissements scolaires publics à dispenser un enseignement adapté aux déficiences des jeunes. Cette loi stipule que l'éducation physique est une matière obligatoire ; dès lors, elle facilite la participation des élèves handicapés aux activités sportives scolaires et interscolaires. La loi relative aux Américains handicapés (ADA, « Americans with Disabilities Act ») est un texte de grande envergure qui interdit la discrimination contre les personnes atteintes d'un handicap, notamment dans les « lieux d'exercice ». L'ADA va plus loin que les lois précédentes dans la mesure où elle stipule que les activités sportives dans le cadre scolaire, universitaire et communautaire doivent être compatibles avec les dispositions de l'ADA.

En 2001, un golfeur professionnel, Casey Martin, porta plainte contre l'Association nord-américain de golf professionnel (PGA). L'affaire fut retentissante puisqu'elle fut portée jusque devant la Cour suprême des États-Unis. Cette dernière statua que la PGA devait, exceptionnellement, autoriser Casey Martin à se déplacer en voiturette sur les terrains de golf pendant les tournois. Le golfeur remporta par la suite un tournoi professionnel, malgré sa maladie congénitale et dégénérative du système circulatoire

responsable de l'atrophie d'une de ses jambes.

Selon les défenseurs des droits des handicapés, l'ADA exige que les installations sportives et les organisateurs de compétitions assurent un accès raisonnable aux handicapés. « Les personnes atteintes d'un handicap revendiquent le droit au choix en s'appuyant sur l'ADA et sur le capital de sympathie dont elles jouissent dans la population », déclare John Kemp, avocat et militant en faveur des droits des handicapés né sans bras ni jambes. « Le sport est une activité estimée, et les athlètes handicapés entendent être inclus sur ce terrain dans toute la mesure du possible. »

L'évolution des mentalités

La présence d'athlètes handicapés aux côtés de concurrents valides change l'image que se fait le public des personnes atteintes d'une déficience physique. Pour autant, en dépit de la prise de conscience des handicaps et des trois lois fédérales visant à mettre fin à la discrimination, tous les organisateurs de compétitions sportives n'accueillent pas les athlètes handicapés à bras ouverts. Selon des dépêches de presse, le club des « Road Runners » de New York, qui organise un marathon annuel dans cette ville (le NYCM), n'a jamais facilité la participation de coureurs handicapés. Les personnes qui militent en faveur de leur cause se sentent de moins en moins bien accueillies. Après des années de controverses et de combats, les usagers de fauteuils roulants ont gagné leur procès contre le NYCM et obtenu le droit au départ anticipé.

Le « Rehabilitation Act », l'IDEA et l'ADA ont assurément rendu le monde du sport plus accessible aux Américains handicapés. Les Jeux paralympiques internationaux (www.paralympic.org) donnent à l'élite des athlètes handicapés du monde entier l'occasion de prouver ses talents. C'est la plus grande manifestation sportive au monde après les Jeux olympiques.

Les premiers jeux paralympiques eurent lieu à Rome en 1960. En 1988, la ville sud-coréenne de Séoul, qui accueillait cette année-là les Jeux olympiques, fut aussi l'organisatrice des Jeux paralympiques : le pli a été pris et, depuis, ces deux manifestations se déroulent dans la même ville. Aujourd'hui, plus de 4 000 athlètes de 120 pays participent aux Jeux paralympiques d'été, tandis que les jeux d'hiver en accueillent plus de 1 100, venus de 36 pays. Les épreuves sont réparties entre les catégories de handicap suivantes : les amputés ; les aveugles ou malvoyants ; les personnes atteintes de paralysie cérébrale, de lésions de la moelle épinière ou d'autres affections qui les contraignent à se déplacer en fauteuil roulant ; enfin, les handicaps qui n'entrent pas dans une catégorie spécifique, par exemple la sclérose en plaques ou le nanisme.

Les Jeux paralympiques sont beaucoup plus médiatisés en Europe qu'ils ne le sont aux États-Unis. En général, les athlètes handicapés sont bien connus en Europe. « Aux États-Unis, beaucoup de handicapés ne sont pas aussi facilement acceptés que le sont les athlètes handicapés en Europe », observe John Kemp, P.D.G. de la fondation « HalfthePlanet » (www.halftheplanet.org). Mais le comité paralympique des États-Unis (www.usparalympics.org) compte bien changer cet état de fait. C'est une division du Comité olympique des États-Unis qui a été créée en mai 2001 en vue d'encourager les adultes handicapés à participer aux Jeux paralympiques. Les derniers jeux d'hiver ont eu lieu à Salt Lake City (Utah), en 2002.

Marla Runyon, cinq fois médaillée d'or aux Jeux paralympiques, est la première athlète en course à pied atteinte de cécité (au sens de la loi) qui se soit qualifiée pour l'équipe olympique des États-Unis. Frappée par la maladie de Stargardt pendant l'enfance, Marla souffre d'une acuité visuelle très réduite depuis plus de 20 ans. La première athlète paralympique à participer aux Jeux olympiques, elle décrocha la 8e place à l'épreuve des 1 500 mètres

John Irving, romancier
The World According to Garp (Le monde selon Garp), 1976

« Pendant cette première saison de lutte à Sterling, Garp s'entraîna d'arrache-pied et dans le plus grand bonheur à maîtriser ses mouvements et ses prises. Bien que régulièrement battu à plate couture par ses camarades plus âgés et de même catégorie de poids, il ne se plaignit jamais. Il savait qu'il avait trouvé son sport et son passe-temps. Cela accaparerait toute son énergie en attendant qu'il se mît à écrire. Il goûtait surtout l'aspect singulier du combat et les limites effrayantes de ce cercle inscrit sur le tapis ; il cultivait une forme physique époustouflante et la détermination mentale à ne pas gagner de poids. »

dames aux Jeux d'été de Sidney, en 2000. Elle vise maintenant les longues distances. Au marathon de New York, en 2002, elle fut la cinquième femme à franchir la ligne d'arrivée, en 2 deux heures 27 minutes 10 secondes. Déception en 2003 : elle finit 20e.

Faire ce qu'il faut

En 2003, une autre athlète franchit, elle aussi, la ligne d'arrivée du marathon de New York, un jour après ses concurrents : Zoe Koplowitz, âgée de 55 ans, accomplit le parcours en 29 heures et 45 minutes. Ce n'est pas une question de temps pour elle, chez qui les médecins ont diagnostiqué le diabète et la sclérose en plaques il y a 30 ans. Appuyée sur ses deux béquilles violettes, elle fait des pauses à intervalles réguliers et vérifie son taux sanguin de glucose. « C'est la leçon qu'il faut retenir : il faut continuer tant qu'on n'a pas fini », dit-elle à des journalistes après avoir franchi la ligne d'arrivée de son seizième marathon. « Il faut faire ce qu'il faut. »

Les courses en chaises roulantes et les Jeux paralympiques font aujourd'hui partie intégrante de la scène sportive aux États-Unis.

On pourrait citer beaucoup d'exemples d'athlètes handicapés, courageux et déterminés, que rien n'arrête dans leurs efforts. Mark Wellman, paraplégique depuis un accident de varappe, a mis au point un système de poulies qui lui permet de continuer à escalader des rochers. C'est cet escaladeur étonnant (www.nolimitstahoe.com) qui a allumé la flamme paralympique aux Jeux d'Atlanta, en Géorgie, en 1996, après une ascension de 30 mètres à la corde.

Mais l'adaptation du matériel aux besoins des handicapés n'est pas réservée aux seules personnes paralysées. Par exemple, les joueurs de bowling aveugles et malvoyants peuvent utiliser un dispositif émetteur de lumières et de sons de guidage. Mis au point par des élèves de terminale pendant l'année scolaire 2002-2003 pour les cours d'éducation physique à une école pour aveugles de l'Indiana, ce dispositif, installé au-dessus de la piste, se compose de neuf lumières blanches et de capteurs sonores qui servent de cibles.

L'association « Special Olympics » (www.specialolympics.org) est peut-être l'organisation la plus connue pour athlètes handicapés mentaux. Special Olympics offre aux enfants et aux adultes l'occasion de s'entraîner et de participer à des compétitions dans 26 disciplines olympiques ou quasi-olympiques d'hiver et d'été. À Somers, dans l'État de New-York, E. J. Greczylo, un lycéen trisomique de 15 ans, a joué dans l'équipe de football américain de son lycée pour la première fois de sa vie en octobre dernier. Selon ses parents, c'est Special Olympics qui lui a donné la confiance en soi nécessaire pour participer à de nombreux sports.

Quelques pages merveilleuses ont été rajoutées aux annales du football américain à l'automne dernier. En septembre, Neil Parry, de l'équipe de la San Jose State University, a revêtu sa tenue de footballeur après deux ans d'absence. À la suite d'une fracture complexe survenue le 14 octobre 2000 lors d'un match contre l'équipe de l'université du Texas-El Paso, il avait dû se faire amputer de la

jambe droite au dessous du genou. Dix-huit mois et une vingtaine d'opérations plus tard, Neil, équipé d'une prothèse, a repris sa place sur le terrain. Sa détermination est une source d'inspiration pour tous. « Si Neil ne peut pas vous motiver, personne ne pourra le faire. Vous n'avez plus de pouls », a plaisanté l'entraîneur, Fitz Hill.

Tous les athlètes n'ont pas nécessairement l'ambition de faire du sport au niveau interuniversitaire, comme Neil Parry, ou olympique, comme Marla Runyon. Pour la majorité d'entre eux, c'est une façon de garder la forme, de se détendre ou d'atteindre des objectifs personnels. Mais il faut généralement une dose supplémentaire de créativité et d'innovation pour donner aux athlètes handicapés le moyen de faire du sport et de participer à des compétitions. Heureusement, on compte aujourd'hui des centaines d'individus, des milliers peut-être même, qui, d'une façon ou d'une autre, ont frayé la voie aux personnes handicapées pour qu'elles puissent faire du sport. ■

L'auteur, Susan Greenwald, elle-même une personne à la mobilité réduite, a commencé à écrire des articles sur les athlètes handicapés après avoir travaillé aux Jeux paralympiques d'Atlanta (Géorgie), en 1996.

AU CŒUR DE L'AMÉRIQUE PROFONDE

CHUCK OFFENBURGER

Matches de lycée dans l'Iowa rural.

Le basket-ball féminin est peut-être plus apprécié et plus répandu dans l'Iowa que nulle part ailleurs aux États-Unis. L'auteur analyse les origines de ce phénomène sportif vieux de 85 ans et ses effets sur l'identité et la culture de cet État agricole du Midwest.

Dans l'État de l'Iowa, au cœur de l'Amérique profonde, le basket-ball féminin de l'enseignement secondaire revêt une importance de premier plan. À telle enseigne que lorsque l'équipe de basketteuses d'une petite ville telle que Rock Valley (2 838 habitants) de l'extrême nord-est de l'Iowa est sélectionnée pour participer aux championnats de l'État, les établissements scolaires et les entreprises de la ville ferment pour la journée. On affrète des cars et une bonne moitié de la population s'expédie jusqu'à Des Moines, la capitale, pour aller admirer les performances de leurs sportives dans la grande salle du « Veterans Memorial Auditorium ».

Le trajet de Rock Valley à Des Moines est de 4 heures et demie. Si les filles gagnent les éliminatoires et arrivent en finale, leurs supporters font ce trajet trois fois en l'espace d'une semaine. Et comme l'équipe du lycée local a remporté les trois derniers championnats de sa catégorie (les compétitions sont réparties en quatre catégories selon les effectifs des lycées), les passionnés du basket de Rock Valley ont fait de la route...

« On dépense des sommes incroyables à l'occasion du championnat de l'État », observe l'entraîneur de Rock Valley, Preston Kooima. « Je me dis, parfois, que nous devrions appliquer une sorte d'impôt local à toutes les dépenses que nos supporters font à Des Moines au lieu de les faire ici. »

Une chose est sûre, tout le monde veut « être de la partie », comme le montre l'anecdote suivante :

Washington, ville de 7 047 habitants située dans le sud-est de l'Iowa, s'est adjugé trois championnats consécutifs en catégorie 3A de 1999 à 2001. Son équipe était menée par Stéphanie Rich, qui joue maintenant dans l'équipe de l'université du Wisconsin.

Or, pendant qu'elle faisait ses études à Washington, Stéphanie Rich travaillait comme réceptionniste dans une maison de retraite, la « Halcyon House », dans le cadre du programme de formation professionnelle du lycée. Elle connaissait tous les pensionnaires. Pendant sa dernière année d'étude, alors qu'elle s'échauffait pour un match de championnat à Des Moines, elle a eu la surprise de voir débarquer tout un groupe de retraités, venus en minibus, vêtus de tee-shirts portant les mentions « Halcyon House » au devant et « Vas-y Stéphanie ! » au dos.

Les lycées les plus grands de l'Iowa attirent, bien sûr, un public très nombreux. Ainsi, les mordus du lycée d'Ankeny, cité-dortoir de 27 117 habitants

située juste au nord de Des Moines, ont vu leur équipe gagner quatre championnats catégorie 4A de l'État en sept ans. Ankeny a établi un record national de ventes anticipées de billets pour un match local de lycée : 1 946 billets ont été vendus à l'avance en 2002, et des centaines d'autres ont probablement été achetés au guichet le jour même.

Sport et spectacle

Quelque 80 000 spectateurs affluent pour la semaine des championnats, qui commence par des matches le lundi matin et se termine tard le samedi soir. Dix mille supporters sont présents le vendredi soir et le samedi soir pour assister aux finales des championnats de l'État dans chacune des quatre catégories. Généralement, les championnats féminins attirent plus de spectateurs que ceux des garçons qui se jouent la semaine suivante.

Bill Bradley, ancien sénateur et basketteur professionnel
Values of the Game (Les valeurs du Jeu), 1998

« La beauté et le mystère du basket résident en partie dans la diversité de ses exigences sur le plan du travail d'équipe. Une équipe ne saurait gagner un championnat si elle n'a pas développé un fort degré d'unité, ce qui ne peut s'obtenir que si chacun de ses membres laisse son ego au vestiaire. C'est dans des actions qui passent souvent à côté du non-initié que le sport trouve ses courants les plus profonds : l'écran parfaitement réalisé, le mouvement délibéré pour s'éloigner du ballon, l'encerclement bien exécuté, la passe détournée. Les chiffres ne révèlent pas toute l'étendue de l'esprit d'équipe ; que tel joueur empêche son adversaire de marquer, cela ne se reflétera pas dans ses statistiques individuelles. »

Le championnat de basket-ball filles est un véritable festival en Iowa, une « réunion du clan » comme l'écrivit un jour le journaliste du « Des Moines Register », Donald Kaul. Les deux sénateurs de l'Iowa, le républicain Charles Grassley et le démocrate Tom Harkin, seront sûrement présents, ainsi que d'autres personnalités de l'Iowa, dont le gouverneur de l'État et au moins un ou deux députés.

Un réseau de télévision transmet les championnats dans tout l'État et dans six États voisins. Plus de 100 stations de radio couvrent au moins l'un des matchs pendant la semaine des championnats, le même match étant parfois diffusé par cinq stations simultanément. Certaines des stations retransmettent maintenant leurs émissions par l'internet, afin que les anciens élèves dispersés dans le monde entier puissent suivre le grand match de leur lycée.

Une pompe extraordinaire accompagne les compétitions féminines de l'État. Il y a des orchestres scolaires qui se produisent à chaque match, des chœurs qui chantent l'hymne national, des spectacles des équipes de drill de garçons et de filles à la mi-temps, et un déploiement de drapeaux pour le « Défilé du patriotisme » le samedi soir. Pour les matches de championnat, une escouade de garçons des lycées de la région de Des Moines, en smoking et balais en main, prend position dans la salle et, sous les pleins feux des projecteurs de l'arène, balaie la surface de jeu tandis que l'orchestre joue « Satin Doll », vieille chanson favorite des jeux. Dans la foule, les filles hurlent de joie.

La plupart de ces idées sont dues à Wayne Cooley, aujourd'hui âgé de 81 ans, qui a pris sa retraite en 2002 après avoir dirigé pendant près de 50 ans l'Union athlétique des lycéennes de l'Iowa, qui administre les programmes de sport féminin de l'État.

M. Cooley et son chef de production Bob Scarpino, ancien producteur de télévision, se sont rendu compte qu'il était « aussi important, sinon plus, de vendre 'la sauce' que le steak », comme le dit M. Scarpino. Si un match s'avère relativement médiocre, eh bien, le spectacle est là pour justifier le prix du billet.

Lors des championnats de 2003, auxquels ont participé quelque 480 basketteuses représentant 32 équipes, « la sauce » était composée de 2 178 chanteurs, danseurs et autres exécutants ainsi que des feux d'artifice. Cette saison, il y aura en plus un écran de 4,50 m sur 5,70 m qui retransmettra, en couleur, des vues des fans et des scènes des matches, en direct et en reprise instantanée, prises par trois caméras placées dans le gymnase.

Un ciment extraordinaire

Ce qu'il y a peut-être de plus singulier, dans l'Iowa, c'est que des matches de basket-ball féminin s'y disputent depuis 1920, soit près de 85 ans, et que, dès le début du XXe siècle, des équipes s'étaient

formées pour s'adonner à ce nouveau sport à Dubuque, Ottumwa, Muscatine, Davenport et d'autres villes de l'est de l'Iowa.

En 2002, dans un article consacré au sport des lycéennes en Iowa, j'ai fait remarquer que le basket-ball constituait « un extraordinaire ciment réunissant des générations de femmes, arrière-grands-mères, grands-mères, mères et filles, qui ont toutes participé à ce sport, gagné, perdu et tiré des enseignements de l'expérience ». S'agissant du basket féminin, aucun autre État n'a une telle ancienneté, s'étalant sur quatre et maintenant cinq générations. Comment expliquer un tel phénomène ?

La plupart de ceux qui se sont penchés sur l'histoire de ce sport pensent que les immigrés venus d'Europe pour s'établir dans l'Iowa attachaient une importance particulière à la forme physique. Les filles devaient s'accoutumer aux durs labeurs de la ferme et aux travaux liés à l'exploitation des mines de charbon. Et il était relativement peu coûteux de clouer un cerceau de panier à un arbre ou au côté d'une grange pour fabriquer un terrain de jeu. Le basket-ball est devenu l'une des principales distractions dans les petites collectivités isolées où il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire.

La passion de l'Iowa, c'est le basket-ball féminin de lycée.

Les vedettes du basket-ball filles de l'Iowa sont parfois plus connues que les meilleurs athlètes des grandes universités de cet État. Deux championnes qui avaient marqué plus de 60 points par match en moyenne, Lynne Lorenzen, de Ventura, à la fin des années 80 et Denise Long, de Whitten, à la fin des années 60, ont eu des jardins publics nommés en leur honneur dans leurs villages respectifs.

« Dans l'Iowa, porter les couleurs de votre ville natale vous confère une gloire qui dure la vie entière », a écrit le correspondant de l'hebdomadaire « Sports Illustrated » Kevin Cook en 1989 dans une histoire des championnats de basket-ball de l'État. « Dans l'Iowa les maris quinquagénaires s'asseyent au coin du feu et se remémorent les exploits sportifs de leur femme durant leurs années de lycée », note-t-il.

Il y a des années, tous les lycées jouaient dans la même catégorie, et 16 seulement se qualifiaient pour les finales de l'État. Aujourd'hui, l'organisation du championnat en quatre catégories permet à un plus grand nombre de filles d'y participer.

Mais le changement le plus important s'est produit vers le milieu des années 80, avec l'arrivée dans l'Iowa du « jeu à cinq filles ». C'est la forme de basket-ball telle qu'elle se pratique généralement aujourd'hui dans le monde, avec un jeu sur tout le terrain et des règles très semblables à celles du basket-ball garçons.

La fin du basket à six

Le jeu sur lequel l'Iowa a établi sa réputation et bâti son immense popularité était le basket à six : il y avait trois arrières strictement pour la défense, qui jouaient sur une moitié du terrain ; les trois autres étaient les avants qui montaient à l'autre bout du terrain pour les tirs au panier. Les passes étaient précises, le rythme de jeu pouvait être frénétique et les scores vertigineux. Dans un match, généralement considéré comme le plus extraordinaire de l'histoire du basket-ball filles de l'Iowa, lors du championnat de l'État de 1968, l'équipe d'Union-Whitten, à laquelle appartenait Denise Long, a battu celle d'Everly par 113 à 107 après les prolongations.

Mais les jours du jeu à six étaient comptés. Issu

des petits lycées et des petites villes de l'Iowa, il y était parfaitement adapté. Entre-temps, les grands établissements d'enseignement secondaire de l'État avaient abandonné le basket-ball filles dans les années 20, certains ayant considéré qu'il était « malséant » que des filles participent à des compétitions sportives devant un public où se trouvaient des garçons.

Ces mêmes grands établissements sont revenus aux sports féminins, y compris le basket-ball, après l'adoption de la loi fédérale de 1973 sur l'égalité des chances pour les athlètes, sans distinction de sexe. La plupart ont alors opté pour le basket-ball à cinq. En 1985, le championnat de l'État s'est disputé dans deux divisions : celle du basket à cinq et celle du basket traditionnel à six. Mais la formation à cinq a progressivement pris le dessus, même dans les petits lycées, et le dernier championnat de basket filles à six s'est joué en 1993.

Pour Troy Dannen, 37 ans, successeur de Wayne Cooley en tant qu'administrateur de l'Union athlétique des filles, quelles que soient les subtilités qui distinguent les deux formations, le facteur important dont il faut se souvenir est que les filles « jouent toujours pour leur lycée, pour leur communauté et par fierté ». Le succès d'une équipe sportive dans les championnats nationaux, quel que soit le sport, « reste, aujourd'hui encore, le principal facteur distinctif d'une collectivité au sein de l'État », explique-t-il. « Quand vous dites 'Rock Valley' dans l'Iowa, les gens ont l'impression de connaître la ville parce qu'ils connaissent l'équipe de basket-ball filles. »

En fait, dit une mère de famille de 47 ans, Sonia Remmerde, « je crois que les championnats ont fait la renommée de Rock Valley dans tout l'État, c'est vraiment épatant ». Deb, l'une des filles de Sonia, a mené l'équipe de Rock Valley au nombre record de 107 victoires contre 4 défaites seulement en l'espace de quatre ans. Elle est maintenant en première année à l'université de l'Iowa, où elle joue dans l'équipe universitaire. Sa petite sœur, de deux ans sa cadette, fera de nouveau partie de l'équipe de Rock Valley cette année.

Quand le fils de Sonia, Paul, aujourd'hui âgé de 21 ans, a commencé à jouer au basket-ball au lycée et que ses sœurs Deb, Karin, et Annie, la petite dernière aujourd'hui âgée de 13 ans, s'y sont mises aussi, la famille a décidé d'aménager un terrain de basket réglementaire dans la partie ouest du bâtiment de leur atelier de machinerie agricole. Ce hangar à charpente métallique est situé au beau milieu d'une vaste exploitation agricole de quelque 200 hectares où coexistent la culture du maïs et du soja et l'élevage de 3 000 bovins et de 2 000 porcins.

Le terrain de jeu, de 15 m sur 15 m, est doté de deux paniers à panneaux en fibre de verre, d'un tableau d'affichage réglementaire, d'un éclairage au néon et d'un système de chauffage à infrarouges. Rares sont les soirées, aujourd'hui, où il n'y a pas de jeunes de Rock Valley, filles et garçons, qui tirent des paniers ou participent à des matches improvisés à « l'Atelier », comme tout le monde appelle la salle de basket à la ferme des Remmerde.

L'administrateur de la municipalité, Tom Van Maanen, 35 ans, estime que le basket-ball « rassemble tous les membres des petites communautés telles que Rock Valley. Il apporte de la vie et il fait énormément pour la fierté collective. Et c'est sans doute encore un peu plus spécial pour nous parce que, pendant des années, nos filles ne jouaient vraiment pas très bien. »

L'entraîneur Preston Kooima, 34 ans, dont c'est la huitième année à Rock Valley, note que les succès de l'équipe semblent avoir des retombées positives sur pratiquement toutes les activités du lycée.

« Est-ce une bonne chose, je n'en sais rien, mais c'est un fait : quand on gagne, on dirait que la réussite se propage dans tous les couloirs du lycée, dit-il. On y sent un enthousiasme plus grand pour tout. Tout le monde semble travailler davantage. »

Amitiés et leçons durables

« J'ai joué au basket pour Rock Valley de 1948 à 1951 et ma dernière année, nous nous sommes fait battre aux éliminatoires, en prolongations, sinon nous aurions participé aux championnats de l'État », dit Gert Jonker, 69 ans, une cousine de l'entraîneur Preston Kooima.

« J'ai dit à Preston qu'il forgeait des amitiés pour la vie entre les filles qu'il entraîne aujourd'hui, déclare-t-elle. Les filles de l'équipe dont j'ai fait partie, moi, sont toujours parmi mes meilleures amies. »

Selon Mme Jonker, le basket-ball « fait vraiment beaucoup pour donner confiance aux filles et elles

sont nombreuses à en avoir besoin. Elles apprennent à s'entendre entre elles et à s'amuser en groupe. Le basket vous apprend à vous fixer des normes strictes et élevées ; il vous enseigne aussi à être juste. Toutes ces choses sont bénéfiques et elles vous suivent où que vous alliez ensuite. »

Chuck Offenburger est un ancien journaliste du « Des Moines Register » aujourd'hui établi à Storm Lake (Iowa) et qui écrit maintenant pour le site Internet www.Offenburger.com. En 2002, il a écrit « E. Wayne Cooley and the Iowa Girl : A celebration of the nation's best high school girls sports program », (Wayne Cooley et les filles de l'Iowa : une célébration du meilleur programme de sport scolaire pour filles), chronique du programme de sport dans les lycées de filles de l'Iowa et de la vie de l'administrateur qui a animé le programme pendant 48 ans. L'ouvrage est disponible auprès de l'Union athlétique des lycéennes de l'Iowa à www.ighsau.org

MÉDITATION SUR LE BASKET POPULAIRE

JOHN EDGAR WIDEMAN

Extrait de « Hoop Roots: Basketball, Race and Love »

Aspirer à monter, c'est ce que reflète le basket populaire aux États-Unis.

Avant de devenir célèbre comme écrivain, romancier et lauréat de deux prix «PEN/Faulkner», John Edgar Wideman avait excellé au basket-ball à l'université de Pennsylvanie. Il est maintenant professeur d'anglais à l'université du Massachusetts à Amherst. Dans un livre récent, «Hoop Roots», John Wideman centre sa sensibilité artistique sur son passé vécu dans un quartier urbain déshérité. Il compare et confronte ses deux grandes passions, l'art d'écrire et le basket-ball. John Wideman figure sur une longue liste d'écrivains américains qui, d'une génération à l'autre, ont exploré les leçons et le sens de leur existence sous l'angle du sport.

Dans mon enfance, j'avais besoin du basket parce que ma famille était pauvre et de couleur, entravée par des conditions matérielles qu'aucun de nous ne savait maîtriser. Si je voulais davantage, une part plus grande, différente des autres Noirs déshérités de Homewood (quartier pauvre de Pittsburgh, en Pennsylvanie), je devais me distinguer.

Enfant, j'articulais mon existence en fonction d'en vouloir davantage. Davantage de quoi. Et où le trouver. Combien je me posais de telles questions. Où. Comment. Pourquoi. À bien y penser, je suis presque sûr qu'il y avait de l'amour, le début d'une passion pour le basket-ball et je ne sais quoi encore au juste. Mais la rétrospective, consigner par écrit ce que je crois voir ou avoir vu, efface toute certitude. Le passé se présente avec fluidité, en mouvance, comme une œuvre encore inachevée, au même titre que le présent ou l'avenir.

Richard Ford, romancier
The Sportswriter, (Le rédacteur sportif), 1986

«Les athlètes sont en général des gens heureux de laisser leurs actes parler pour eux, heureux d'être ce qu'ils font.»

Pas de tableau de résultats. Pas de témoins fiables, ou trop de témoins. Trop de temps. Pas de temps. L'une des beautés du basket populaire est la façon dont il circonscrit et définit des instants. Bien jouer exige toute votre attention. Quand vous travaillez à vous intégrer au jeu, le jeu s'emploie à vous y maintenir. Aucune des opérations subtiles et complexes de l'esprit ne cesse quand vous jouez, elles sont simplement intensément exploitées, focalisées pour satisfaire aux exigences complexes du jeu. Dans le feu de l'action, vous pouvez vous concevoir en train de jouer, un aspect de vous-même observant l'autre, mais la rapidité du jeu, sa continuité ne permettent pas au joueur de s'offrir ce détachement conscient, cette introspection commune peut-être nécessaire à la rédaction d'une autobiographie. Au basket, les avantages éventuels d'une telle contradiction sont rapidement dominés par la nécessité impérative de prêter une attention soutenue à l'expérience du jeu, à la réalité dévorante de ses exigences immédiates. Vous êtes l'expérience. Ou elle vous frappe au visage comme la passe d'un coéquipier que vous avez eu le tort de ne pas anticiper.

Lorsque vous rédigez votre autobiographie, en scrutant le passé, en essayant de vous souvenir et de vous représenter un moment antérieur quelconque, vous participez simultanément à plusieurs parties. Il y a de nombreux «moi», de nombreuses règles du jeu qui se font concurrence. Aucune d'elles ne présente l'unité purificatrice d'un jeu de basket. Le terrain de jeu fournit un cadre, des limites, la joie et le défi de l'appel et de la réponse qui vous forcent à concentrer une énergie sans limites dans un espace à la fois défini et qui paraît néanmoins illimité. Le passé n'est pas oublié quand vous pénétrez sur le terrain de jeu pour une partie. Il vit dans l'histoire du jeu, qui s'incorpore au présent et à l'avenir, au temps qui passe quand vous vous efforcez d'appliquer tout ce que vous avez appris sur le jeu, vos instincts raisonnés, vos réactions conditionnées, l'expérience que vous avez acquise pendant toutes les années où vous avez joué et assisté à des matches, un passé qui sera inutile si vous ne pouvez pas y avoir instantanément accès. Les doutes ne servent à rien.

Les occasions ne se présentent qu'une fois. Et si vous songez au tir que vous avez raté quand vous tentez le prochain, il est plus que probable que vous raterez celui-là également. Et ainsi de suite jusqu'à ce que vous vous concentriez de nouveau sur le jeu. Sur ce qui se passera ensuite tout le long de la partie. Le passé revêt une importance cruciale, mais pas dans le sens habituel. Il signifie tout ou ne signifie rien selon la façon dont il est utilisé et la façon dont vous devez l'utiliser est strictement et impitoyablement dictée par le déroulement du jeu, par le moment. Certes, vous pouvez réfléchir par la suite à votre performance, tirer la leçon de vos fautes, peut-être, ou filer dans l'imaginaire et muer les erreurs en actions spectaculaires, mais ça, ça n'a rien à voir avec le basket.

Si le basket de la rue illustre l'envol inexorable du temps, sa continuité immuable, sa présence lourde, absorbante et perpétuelle, l'écriture met au premier plan le débranchement, l'aliénation entre nos « moi » contradictoires, les voix concurrentielles, souvent antagonistes, qui se font entendre chez l'écrivain, des voix aux objectifs distincts, des voix occupant des îlots de temps et d'espace discrets, impossibles à relier. L'écriture, qu'elle se fige dans une série de conventions et de formules pour établir la relation entre l'écrivain et le lecteur ou qu'elle expérimente à l'intérieur de ces frontières, repose sur un mode donné de déroulement narratif, sur ce « fil d'Ariane », qui sert, comme le fait un match, à capter l'attention dans la durée linéaire du temps. Le problème, pour l'écrivain, vient du fait que le fil doit être réinventé à chaque récit. Telle histoire qui intéressera telle personne en rebutera une autre. L'œuvre littéraire décrit des joutes dont le lecteur ne saura jamais vraiment si elles ont eu lieu. Elles ne sont accessibles que par la création de l'écrivain. On ne peut « s'y rendre » ou les « connaître », il faut simplement accepter la parole de l'auteur.

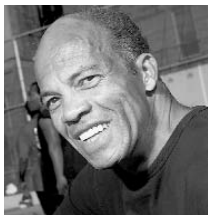
Voici le paradoxe : le basket vous libère au jeu en vous enfermant dans une cage matérielle. L'écriture enferme l'écrivain dans l'illusion de la liberté. En jouant au basket, on se soumet pour un temps à certaines règles arbitraires, à certains choix limités. Mais une fois qu'on s'engage, il n'existe aucun scénario, aucun fil conducteur à suivre. Écrire laisse imaginer qu'on échappe au temps, qu'on est libre d'établir des règles et de faire des choix, mais dès qu'on se met à écrire, on devient de plus en plus circonscrit, asservi mot à mot au scénario qu'on narre. Aucune raison logique qu'une partie de basket populaire ne puisse durer éternellement. Dans un sens, c'est exactement ce que lui laisse faire le Temps, le vaste océan omniprésent du temps linéaire. Un écrit littéraire dépourvu de la progression dramatique ou du dénouement annoncé ou implicite peut paraître informe, apte à continuer pour toujours : à ce moment-là, il perd sans doute ses lecteurs.

Par bonheur, miséricordieusement, l'imprévisibilité du langage, son autoréférentialité obstinée, sa mystérieuse capacité de mutation lui imposent une volonté qui lui est propre ; malgré tous vos efforts pour l'asservir, le plier, le forcer à exprimer votre dessein, le langage, avec ses ressources indistinctes et imminentes et ses propriétés évocatrices magiques, se rapproche parfois, par sa liberté, d'une partie de basket. L'écrivain ressent ce que ressent un joueur quand c'est le moyen d'expression qui domine, quand ses contraintes sont aussi une promenade libre vers des destinations imprévues, inattendues, surprenantes, vers des brèches et des zones qui ouvrent des possibilités de faire quelque chose, d'être quelqu'un, d'être quelque part, de se refaire (...)

Cela étant, je continue à exiger toujours plus de l'écrit littéraire... non pas que j'en attende davantage mais parce qu'il s'agit d'un besoin. Je veux partager l'exaltation immédiate que procurent le processus, l'invention, le jeu. (C'est peut-être pourquoi j'enseigne l'anglais littéraire.) J'exige plus, de la même manière que j'exigeais plus à l'époque où je grandissais à Homewood. Comprenez-moi bien. Si je parle tant du passé et du présent, ce n'est pas que je veuille une part supplémentaire du gâteau. Rechercher davantage vise à la découverte de soi. Cela signifie redéfinir l'art que je pratique. Dans le cas présent, cela signifie vouloir composer et partager un écrit qui ne risque pas de décevoir faute de correspondre à une définition personnelle de ce qu'est un livre (...)

Nous sommes assaillis d'inquiétudes profondément enracinées, même si nous les savons parfaitement irraisonnées. Sommes-nous voués à l'échec parce que nous ne sommes pas blancs comme les autres ? Sommes-nous destinés, à cause de ce que nous sommes, à ne jamais être assez bons ? J'ai besoin d'écrire parce que cela me permet d'étendre le domaine du possible, de définir des normes. Dans la spécialité que j'ai choisie, je peux m'efforcer d'accomplir ce que Michael Jordan (ancienne vedette du basket-ball professionnel) a accompli en jouant au basket : devenir un modèle auquel les autres se mesureront.

Ainsi, jouer et écrire, pareils et différents, m'offrent le même point de départ : des moyens de me distinguer. Rechercher en moi des qualités qui valent la peine d'être conservées, des choses que d'autres pourront apprécier et récompenser, et avant tout des qualités sur lesquelles je peux compter pour me prouver quelque chose, pour évoluer, en mieux ou en pire. Le basket et l'écriture m'intriguent parce que, aussi nombreuses que soient les réponses que je formule, aussi brillants que soient mes scores, le basket et l'écriture continuent à poser les mêmes questions : Y a-t-il quelqu'un ici. Qui. Si je prends un risque et que je le fasse sortir, cela en vaudra-t-il la peine. Ou bien, cela me fera-t-il honte. Gêne. Ou sera-t-il reflet. Brillant. ■



John Edgar Wideman est l'auteur de romans tels que « Sent For You Yesterday » et « Philadelphia Fire », et d'autres ouvrages, y compris des mémoires, « Brothers and Keepers », et « Fatheralong : A Meditation on Fathers and Sons, Race and Society ».

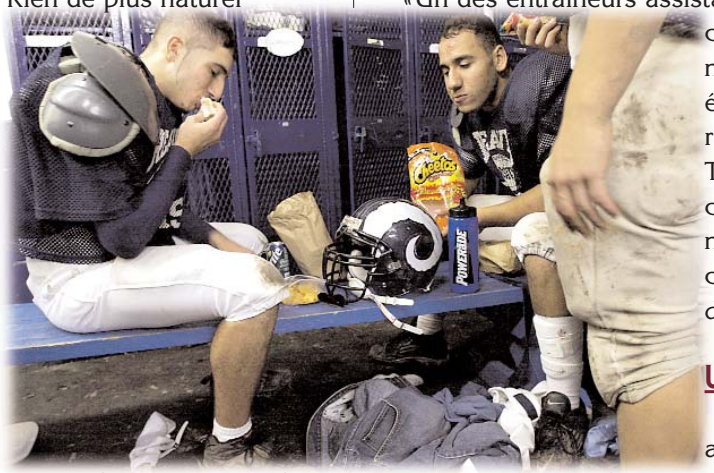
LA FAIM ATTENDRA

TONY BARANEK

Dans quelques collectivités de banlieue proches de Chicago, les entraîneurs et les coéquipiers de sportifs musulmans prennent des mesures pour permettre à ces derniers d'observer le ramadan.

Au cours des deux dernières saisons, l'équipe de football américain du lycée Stagg de Palos Hills (Illinois) a été ovationnée par ses supporters enthousiastes. Rien de plus naturel puisqu'elle s'est qualifiée pour le championnat de l'État deux fois de suite et est presque arrivée jusqu'en finale.

Tim McAlpin, qui entraîne l'équipe depuis trois ans, se dit particulièrement touché par une ovation, mais celle-là venait des joueurs. Cela s'est passé vers la fin de la saison 2002, lorsque les moniteurs ont réuni l'équipe pour lui annoncer que les choses allaient être un peu différentes à l'entraînement et avant les matches de novembre.



Des athlètes musulmans de lycée rompent le jeûne dans le vestiaire de l'équipe.

Les musulmans de l'équipe allaient commencer leur jeûne d'un mois pour le ramadan, fête durant laquelle les pratiquants de l'islam célèbrent les bienfaits dont ils sont comblés en s'abstenant de manger entre le lever et le coucher du soleil. C'est une période particulièrement dure pour les sportifs lycéens musulmans – groupe qui grandit sensiblement en importance aux États-Unis.

Les matches les plus importants de la saison d'automne de football américain, de volley-ball, de natation féminine et de cross se disputent en novembre. Les sportifs musulmans ne prennent ni déjeuner ni goûter : lorsqu'ils arrivent à l'entraînement, ils n'ont rien mangé de toute la journée.

Tim McAlpin a dit à ses joueurs qu'ils devraient sacrifier quelques minutes de leur temps d'entraînement au coucher du soleil pour donner à leurs coéquipiers musulmans le temps de se restaurer.

« Un des entraîneurs assistants a fait observer que ce qu'ils [les joueurs musulmans] faisaient était absolument remarquable », raconte Tim McAlpin. « Il a dit que c'était leur religion et que nous les admirions d'y croire et de faire ce qu'ils devaient faire. »

UNE GRANDE FAMILLE

Comment les autres athlètes ont-ils réagi ? « Toute l'équipe s'est levée et leur a fait une ovation », dit McAlpin, « c'est le genre de grande famille que nous avons à Stagg. Il y a un bon nombre de cultures diverses dans l'établissement et nous sommes tous solidaires et nous travaillons tous ensemble. »

En 2002, Stagg est arrivé jusqu'en demi-finale du championnat de l'État. À aucun moment de la période des matches de barrage, Ahmad Abdel-Jalil, défenseur de première ligne, n'a mangé ni n'a bu pendant la journée. « Mais il ne s'est jamais arrêté », s'exclame Tim McAlpin. « Il est resté et a joué comme un champion. »

Mahmood Ghouleh, en terminale au lycée de Reavis de Burbank (Illinois), joue aussi bien l'attaque que la défense dans l'équipe de football américain du lycée. Pour lui, célébrer le ramadan fait partie de la vie de tout musulman.

« C'est dur, mais on s'y habitue », dit-il. « C'est comme cela que nous montrons que nous sommes reconnaissants de ce que nous avons, au lieu de

considérer que cela nous est dû. »

En 2003, le ramadan a commencé le 27 octobre et s'est poursuivi jusqu'à la dernière semaine de novembre. Comme toujours, ce devait être une période de réflexion, une commémoration par tous les musulmans de la révélation du Coran – le livre sacré des musulmans – au prophète Mahomet, au VIIe siècle. Pendant le ramadan, les musulmans dévots prient et s'abstiennent de manger et de boire entre le lever et le coucher du soleil.

Mahmood Ghouleh dit que les dix musulmans de l'équipe de football américain de Reavis sont profondément croyants et qu'ils continueront leur jeûne, aussi loin que l'équipe progressera dans les championnats de l'État. Cette détermination ne surprend en rien Kareem Irfan, directeur du Conseil des organisations islamiques du grand Chicago.

F. Scott Fitzgerald, romancier
The Great Gatsby (Gatsby le Magnifique), 1925

« Son mari – entre autres prouesses physiques – avait été l'un des défenseurs de ligne les plus puissants qui eussent jamais joué au football à New Haven, une figure nationale en quelque sorte, l'un de ces hommes qui atteignent, à l'âge de vingt et un ans, un degré si aigu d'excellence limitée que tout, par la suite, prend l'allure d'une régression. »

Un des cinq piliers

« C'est une des obligations fondamentales d'un musulman », précise Kareem Irfan. « Le jeûne est un des cinq piliers, et vous ne pouvez pas vous dire musulman si vous ne jeûnez pas. Les jeunes savent cela. Ils comprennent que pour justifier leur qualité de musulman, ils doivent y mettre toute leur conviction. »

« Pour les athlètes, les exemples sont très importants », poursuit Kareem Irfan. « Par le passé, nous avons eu des athlètes professionnels comme [le basketteur] Kareem Abdul-Jabbar. Akeem Olajuwon [un autre basketteur] a aussi été un modèle extraordinaire. Il a disputé les matches de sa ligue sans abandonner son jeûne. »

« Les modèles comme eux sont une inspiration. Je sais que ma fille [lycéenne qui joue dans l'équipe de basket] est inspirée... de voir un joueur arrivé au top niveau du professionnalisme, et qui continue à observer les principes fondamentaux de l'islam, à jeûner, et à jouer à ce niveau. »

Mahmood Ghouleh, qui mesure 1,85 m et pèse 73 kg, passe beaucoup de temps sur le terrain lors des matches hebdomadaires de son lycée (Reavis). Selon son entraîneur, Jim McDonough, « Mo est en excellente forme (physique) ; de fait, tous nos joueurs musulmans semblent en bonne forme. Ils sont durs. Et puis, maintenant [qu'il fait plus frais], les entraînements sont moins épuisants que plus tôt dans l'année. »

Il peut cependant y avoir des répercussions lorsque le jeûne dure tellement longtemps, tant pour les athlètes que pour les non-sportifs. La plus grave amène un rétrécissement naturel de l'estomac. « Après un certain temps, on n'a plus vraiment tellement faim », dit Mahmood Ghouleh. « On croit avoir très faim, mais quand on commence à manger, on est immédiatement rassasié. Même après la période de jeûne, il faut environ un mois avant de revenir à la normale. »

Un réseau de soutien

En tout état de cause, dit Kareem Irfan, le jeune musulman moyen est bien préparé aux rigueurs du jeûne. À huit ans, les petits musulmans commencent à apprendre à jeûner et petit à petit à acquérir une certaine résistance de manière à pouvoir participer pleinement au ramadan lorsqu'ils atteignent l'âge pubère.

« Lorsqu'il pratique un sport », explique Kareem Irfan, « tout un réseau de soutien entoure le musulman qui jeûne. À la maison, les parents s'assurent qu'il a une nutrition appropriée, et lorsqu'il s'entraîne, il sait mesurer ses efforts. »

Mahmood Ghouleh essaie de minimiser les effets de la journée de jeûne en mangeant un bon petit-déjeuner. « Je demande à ma mère de me réveiller avant le lever du soleil », dit-il. « Elle me réveille vers quatre heures du matin : je mange un bol de céréales ou des crêpes et puis je me recouche jusqu'à l'heure d'aller au lycée. »

Soad Halim, élève de terminale et joueuse de l'équipe de basket de Stagg, est aussi abonnée au repas très matinal qu'elle partage avec sa jeune sœur, Sanabel. « On fait la même chose », dit-elle. « Maman prépare un bon petit-déjeuner, on le mange et on se recouche ; ça aide à passer la journée. »

Les entraîneurs des équipes de football, comme McAlpin à Stagg et McDonough à Reavis, respectent les convictions religieuses de leurs athlètes musulmans et modifient les activités d'entraînement et avant les matches.

« Ils doivent réciter des prières à certaines heures, » dit Tim McAlpin. « Alors, quand on arrive à l'entraînement, ils se retirent un peu à l'écart et disent leurs prières en cinq minutes. On attend qu'ils aient fini et on recommence l'entraînement. Puis, au coucher du soleil, je leur dis : si vous devez vous arrêter pour prier ou manger, vous arrêtez. Vous sortez du terrain et vous allez manger ou prier. Pas de problème. On continue et à votre retour, vous reprenez où vous étiez. Et ils sont vraiment bien, ils n'abusent pas. »

Mahmood Ghouleh apporte un peu de nourriture avec lui – une pomme ou un sandwich – à l'entraînement. Les joueurs commencent leur échauffement vers 15 h 15 et l'entraînement commence peu après le coucher du soleil : McDonough siffle un temps mort et l'équipe sort du terrain pour une quinzaine de minutes.

« Toute l'équipe fait une pause. Il n'y a pas de problèmes », note l'entraîneur. « Je pense que c'est une excellente expérience pour tous les élèves, de voir des choses différentes. »

L'entraîneuse de l'équipe féminine de volley de Stagg, Colleen Hyland, siffle aussi un temps mort pendant l'entraînement pour que les sœurs Halim puissent prendre une collation sur le coup de dix-sept heures.

« Quelquefois, mes coéquipières m'apportent des trucs, elles me donnent des bretzels ou des sandwiches avec du beurre de cacahouètes et de la confiture », raconte Soad Halim. « Elles sont d'une grande aide. Beaucoup d'entre elles sont mes copines depuis la maternelle, et elles savent tout ce qu'il faut savoir sur le ramadan. Il y a cette fille, elle n'est pas musulmane, elle a essayé mais c'était très dur. Elle a tenu deux jours ! »

Invités à un festin

Durant l'automne 2003, l'équipe de football américain de Reavis a joué son premier match de barrage du championnat de l'État depuis 1995. Si le match avait commencé tôt l'après-midi, Mahmood Ghouleh et ses coéquipiers musulmans auraient dû jouer sans avoir mangé depuis sept heures. En fait, ils n'avaient rien mangé ni rien bu depuis onze heures lorsqu'ils ont commencé à s'échauffer à 16 h 30. Lorsque le soleil s'est couché, une demi-heure plus tard, l'entraîneur McDonough a tout arrêté et le directeur des activités athlétiques de l'école a invité les joueurs musulmans à un festin.

« Tous les joueurs [musulmans] sont entrés et ont mangé et après quelques minutes pour digérer un peu, nous sommes revenus sur le terrain et avons repris l'échauffement. Je n'ai pas trop mangé. Nous savions que nous avions un match à jouer. J'ai mangé la moitié d'un "sub" [type de sandwich] et j'ai gardé l'autre moitié pour après le match. »

Il a sûrement savouré la deuxième moitié du sandwich, mais pas autant que la victoire qui a fait monter l'équipe d'un cran dans les éliminatoires du championnat. ■

Tony Baranek couvre les activités sportives des écoles secondaires dans le « Daily Southtown », journal de banlieue imprimé à Tinley Park, près de Chicago (Illinois).

Reproduit avec la permission du « Daily Southtown ». Copyright © 2003 Mid-West Suburban Publishing, Inc.

LE SPORT DANS L'ÉCONOMIE AMÉRICAINE

UN ENTRETIEN AVEC ANDREW ZIMBALIST

Andrew Zimbalist, professeur d'économie au Smith College de Northampton dans le Massachusetts, est analyste des tendances et questions économiques dans le secteur du sport aux États-Unis. Il est l'auteur de plusieurs livres, dont, tout récemment, «May the Best Man Win : Baseball Economics and Public Policy» (Que le meilleur gagne, l'économie du base-ball et la réglementation publique), ouvrage corédigé avec le présentateur d'émissions sportives Bob Costas. Dans cet entretien avec Michael Bandler, M. Zimbalist examine la dynamique économique du sport aux États-Unis, avant tout au niveau professionnel mais avec des références aux niveaux universitaire et communautaire, la comparant au reste de l'économie et, peut-être, exposant certains mythes.

Question : Compte tenu de l'importance de la libre entreprise aux États-Unis, quel est le poids du secteur des sports dans l'économie ?

M. Zimbalist : Si on prend les quatre grandes disciplines sportives professionnelles – le basket, le football américain, le base-ball et le hockey – on arrive à un chiffre d'affaires de l'ordre de 10 à 15 milliards de dollars dans une économie de près de 11 mille milliards. Si on leur ajoute d'autres sports – le golf, la NASCAR (courses automobiles), les sports universitaires – on double ce chiffre, pour arriver aux environs de 30 milliards. Somme toute, le secteur représente une très faible part de l'économie américaine.

Q : Parlons un instant de l'impact des sports sur l'économie régionale et locale. Comment les sports ont-ils modifié le développement social des collectivités ?

M. Zimbalist : Les études économiques indépendantes qui ont été menées pour déterminer si les équipes et les installations sportives avaient un impact économique sur la région ont toutes montré que ce n'était pas le cas. La présence d'une équipe de sport, d'une enceinte sportive ou d'un stade n'augmente ni le niveau du revenu par habitant ni le niveau de l'emploi. Elle n'a aucun effet positif direct sur le développement économique.

Q : Et pourtant, ces dernières années, les municipalités ont adopté une démarche consistant à construire des arènes et des stades au cœur des villes et à détruire les installations qu'on avait jadis érigées systématiquement en banlieue. Pour le non-initié, cela semble indiquer l'existence d'un lien économique.

M. Zimbalist : Il est possible qu'un non-initié ait cette impression, mais cela ne rend pas la chose vraie. On peut facilement expliquer l'intérêt socioculturel de la présence d'équipes professionnelles. Aux États-Unis comme ailleurs, on aime et on cultive le sport. Un des avantages d'avoir une équipe sportive dans la collectivité est qu'elle galvanise tous ses habitants. Elle leur donne une identité. Le genre d'enthousiasme et d'unité qu'elle suscite est un aspect de la vie que l'on n'observe pas souvent dans la société moderne, tellement automatisée et individualisée par l'automobile et la télévision. Elle donne aux individus un sentiment d'appartenance très spécial, ou du moins, elle peut le faire.

Dire qu'elle n'est pas globalement bénéfique pour l'économie ne veut pas dire qu'elle n'a pas de valeur. Ce n'est pas ce que je veux dire. Les sports ont – en puissance – un rôle important à jouer et c'est la raison pour laquelle les individus les soutiennent. Et puis, certains intérêts, notamment les intérêts privés, profitent de la présence d'une équipe sportive ou d'un stade. Je pense, par exemple, aux entreprises de construction, aux fournisseurs, aux cabinets d'architectes, aux investisseurs et aux banquiers qui lancent des

obligations pour le financement des nouveaux stades, aux avocats qui travaillent pour les investisseurs, peut-être même aux hôteliers et aux restaurateurs. Et puis, bien sûr, au propriétaire de l'équipe.

Vous savez, les municipalités construisent des stades et des salles d'opéra, non parce qu'elles pensent que cela va produire des recettes supplémentaires par habitant mais parce que cela représente une sorte d'enrichissement culturel et social.

Q : L'économie du sport diffère-t-elle de celle des autres secteurs économiques au plan du fonctionnement du marché ?

M. Zimbalist : Tout à fait. Il y a une différence fondamentale quand on prend les sports d'équipe. Pour qu'une ligue réussisse, et cela tous les amateurs de sport ici ou ailleurs vous le diront, il faut qu'il existe un certain équilibre entre les équipes, de l'incertitude quant au favori de tel match spécifique, de tel championnat. Sans l'incertitude, les gens se désintéresseraient des matches. C'est là quelque chose de très différent de ce que l'on trouve dans les autres industries de l'économie capitaliste. Il n'est pas nécessaire que Toyota, General Motors, Ford et Chrysler soient relativement égaux entre eux pour que l'on puisse acheter une bonne automobile. Un certain niveau de concurrence est nécessaire mais cela ne veut pas dire que vous devez avoir quatre compagnies relativement égales ; cela ne veut même pas dire que vous devez avoir quatre compagnies. Je pense que la Chrysler Corporation serait parfaitement heureuse de voir GM en faillite. Mais les « Yankees » de New York ne seraient pas heureux si les « Red Sox » de Boston ou les « Mets » de New York venaient à disparaître. Ces équipes ont besoin les unes des autres pour « produire ». Si les joueurs de New York jouaient des matches entre eux tous les jours, les fans s'en désintéresseraient rapidement. Il s'agit donc d'une production commune. Dans un secteur industriel normal, la production en commun peut être considérée comme un acte de collusion et elle n'est pas autorisée. Les ligues sportives bénéficient donc de ce plus.

Le retour du base-ball au cœur des grandes métropoles : le stade de Camden Yards à Baltimore.

Q : Quel est l'impact des marchés sur le secteur des sports ?

M. Zimbalist : C'est une situation intéressante – les marchés, les syndicats et les fréquentes interruptions des sports aux États-Unis en raison de lock-out ou de grève. Le problème est que les syndicats affirment vouloir la libre concurrence. Selon eux, la meilleure manière de déterminer combien vaut un Barry Bonds (des « Giants » de San Francisco, meilleur joueur de base-ball de 2003) ou combien valait un Michael Jordan (ex-champion de basket professionnel) est de laisser le marché en décider. Il n'y a qu'à laisser jouer la concurrence entre les divers employeurs pour retenir les services d'un athlète et voir à combien ils l'estiment – et, ainsi, ce que cette personne doit être payée. Tout cela est bien beau, mais dans une ligue où toutes les équipes, sans être absolument égales entre elles, sont censées l'être suffisamment...

John Updike, romancier
Extrait de la revue New Yorker, 1960

« Le stade de base-ball Fenway Park, à Boston, est un petit carton à chapeau dans les tons lyriques. Tout y est peint en vert, en traits finement ciselés, comme l'intérieur d'un de ces œufs de Pâques percés d'autrefois. Construit en 1912 et rebâti en 1934, il offre, à l'instar de la plupart des créations artisanales de Boston, un compromis entre les finalités euclidiennes de l'Homme et les séduisantes irrégularités de la Nature. »

Q : Pour produire une tension ou un suspense qui suscite l'intérêt...

M. Zimbalist : exactement... Dans ces conditions, on ne peut pas envisager de situation où une équipe de New York, qui a un marché médiatique de quelque 7,4 millions de ménages, se trouverait en concurrence avec une équipe de base-ball ou de basket de Milwaukee (Wisconsin) avec un marché médiatique de moins d'un million de ménages ou une équipe de football américain de Green Bay (Wisconsin) où le marché médiatique est de 100 000 ménages. Si on dit : laissez les « Brewers » de Milwaukee et les « Yankees » de New York (deux équipes de base-ball) se battre sur le même marché du travail pour engager un joueur de la même manière que Ford et GM se battent pour engager un cadre de haut niveau, le problème est que si New York engage un joueur d'élite, celui-ci pourra valoir de 20 à 30 millions de dollars, alors qu'à Milwaukee, il n'en vaudra que 5 ou 10 millions.

Ce qui arriverait alors, c'est que les équipes ayant de grands marchés pourraient acquérir un nombre disproportionné de bons joueurs et il en résulterait un déséquilibre entre les équipes. Cela produirait des tensions sur le modèle de marché du travail souhaité. Les syndicats des joueurs veulent des marchés du travail libres mais les propriétaires disent que cela ne marcherait pas, que cela mettrait hors compétition un bon nombre d'équipes et que cela serait dommageable pour la ligue parce que l'équilibre compétitif s'en trouverait rompu.

Alors, les propriétaires cherchent des moyens de maîtriser les coûts, de faire en sorte que les coûts soient pareils pour tous et d'instituer une certaine parité entre les équipes au niveau de la compétition. On parle de plafonds salariaux, de surtaxes de luxe ou de partage de revenus. C'est là le dilemme, la tension qui existe dans les ligues sportives à la différence d'autres secteurs.

Q : Souvent, dans d'autres pays, les jeunes s'inscrivent à des clubs, après l'école, pour pratiquer des sports. Aux États-Unis, les établissements d'enseignement de tous les niveaux ont des équipes sportives intégrées dans leur organisation. Toutes les ligues sont organisées dans le cadre du système scolaire ou universitaire. Est-ce que les considérations économiques jouent un rôle dans le sport scolaire aux États-Unis ?

M. Zimbalist : La question est compliquée et elle comprend un volet intéressant à examiner, à savoir pourquoi les universités s'impliquent tellement dans les sports. Beaucoup de gens pensent que c'est parce que ces établissements gagnent beaucoup d'argent grâce à ces programmes. La réalité est autre : sur les quelque 970 établissements qui font partie de la « National Collegiate Athletic Association » (NCAA, le groupe qui réglemente les programmes sportifs universitaires), une demi-douzaine ou dix tout au plus dégagent un excédent de leurs programmes sportifs. Tous les autres enregistrent des déficits, en général importants, de l'ordre de plusieurs millions de dollars. L'élément

moteur des sports universitaires est autre. D'abord, il y a la NCAA qui, traditionnellement, est une association de directeurs et d'entraîneurs sportifs : ils veulent voir le sport universitaire se développer ; ils veulent de nouveaux stades ; ils veulent améliorer la qualité des équipes. Mais il y a aussi, au niveau des collectivités, des supporters, des entreprises et des commerces locaux qui contribuent de diverses manières. Il est important, pour l'université, de maintenir de bons rapports avec la collectivité. Et puis, il y a les anciens élèves, qui suivent avec passion le développement des équipes sportives de leur université ; il y a les étudiants qui pratiquent les sports ; et très souvent, il y a les administrateurs scolaires, et jusqu'aux membres de la législature de l'État, qui veulent que les équipes de leur école aient de bons résultats. Toute une culture de compétition tourne autour de l'effort sportif. Ce n'est pas la même chose que de dire qu'il existe un plan concerté de génération de revenus.

Lorsque l'on pense aux programmes sportifs universitaires, ce ne sont pas des sociétés privées dont les actionnaires réclament des dividendes annuels, une croissance du capital et des plus-values. D'un autre côté, s'il n'y a pas d'actionnariat qui s'attend à un retour sur investissement, lorsqu'un directeur sportif dirige une équipe gagnante et qu'il sent qu'il peut dégager 4 millions de dollars supplémentaires si l'équipe participe aux championnats, il se dira immédiatement : « C'est le moment de construire un nouveau centre d'entraînement, de conditionnement physique ou de tutorat ou de dépenser plus pour le recrutement. »

Q : Existe-t-il des incitations économiques au développement, encore embryonnaire, des nouveaux sports – volley de plage, soft-ball féminin, sports extrêmes – qui commencent à apparaître sur les écrans de télévision ?

M. Zimbalist : Cela a plus à voir avec la révolution des télécommunications et l'apparition de la télévision câblée numérique – la capacité technologique d'offrir 50, 100, 200, 300 chaînes de télévision. Chaque chaîne doit avoir quelque chose à montrer. Ces activités ne produisent guère de revenus.

Q : Il n'y a pas de ministère des sports dans ce pays, pas de fond de dotation pour les sports comme il en existe pour les arts et les lettres. Quels sont les avantages et les inconvénients des subventions officielles aux sports et dans quelle mesure existent-elles ici ?

M. Zimbalist : Il y a des tas de subventions et de privilèges fiscaux. Au niveau local, il y a le financement de l'infrastructure, comme les stades ; au niveau national, il y a les exonérations fiscales pour les collectivités, les municipalités qui lancent des obligations pour construire des stades. Au plan des sports universitaires, il y a différents programmes de bourses dont les athlètes bénéficient directement et indirectement. Eux aussi sont alimentés par les fonds publics. Mais de ministère de tutelle comme il en existe dans d'autres pays, nous n'en avons pas. À mon avis, il ne serait pas nécessairement mauvais d'envisager d'en créer un. Ce n'est pas une mauvaise chose que d'envisager des normes dont le respect serait assuré non par les personnes visées mais par des observateurs désintéressés. Il est facile de justifier un contrôle par le secteur public mais l'état d'esprit existant aux États-Unis n'est guère favorable à ce genre d'activité.

Q : Quels sont les inconvénients des contrôles par le gouvernement ?

M. Zimbalist : Lorsque l'on ajoute le gouvernement à l'équation, il est toujours possible de voir s'y introduire des formes de corruption et de malfaisance – par exemple les personnes réglementées qui deviennent des agents de cette réglementation – et rien d'efficace n'est accompli. Mais ce n'est pas inévitable.

Q : Pour résumer, est-ce que les sports contribuent à améliorer la santé économique, la viabilité des collectivités ?

M. Zimbalist : Je ne pense pas que les sports contribuent à la viabilité économique des collectivités. Ils offrent une forme de distraction, d'engagement, d'identité communautaire, et cela peut être une très bonne chose. ■

CINQUANTE ANNÉES, CINQUANTE ÉTATS

La gamme des activités et manifestations sportives dont les États-Unis sont chaque année le théâtre est très vaste. Un grand hebdomadaire s'emploie actuellement à les dépeindre.

La course annuelle Soap Box, à Akron dans l'Ohio.

Le principal magazine sportif américain, « Sports Illustrated », célèbre actuellement son cinquantenaire en décrivant chaque semaine un aspect de la vie sportive dans l'un des cinquante États américains.

« Nous avons eu le rare privilège, ces cinquante dernières années, de faire connaître les sports américains au public, et notre anniversaire nous donne l'occasion de montrer l'influence salutaire qu'a le sport sur notre société », explique Bruce Hallett, président de l'hebdomadaire.

La série d'articles a débuté en juillet dernier et se terminera en juillet 2004. Pris dans leur ensemble, ces textes présenteront un tableau général et divertissant de la façon dont les Américains pratiquent les sports pour leur plaisir et pour la renommée. Voici un échantillon des sujets couverts à ce jour :

Au Texas, à l'automne, un match de football américain est de rigueur chaque vendredi soir dans les lycées. Comme l'entraîneur Fred Akers l'a déclaré à « Sports Illustrated » : « Le phénomène est difficile à expliquer mais nous avons le football américain dans le sang. » Jusqu'à dix pour cent des élèves d'un lycée moyen prennent part au programme de football américain de leur établissement.

Tous les ans dans le Maryland, un bon millier de

joueurs dont l'âge va de l'adolescence à la soixantaine participent, en août, à l'« Ocean City Lacrosse Classic ». La crosse, qui est peu pratiquée dans la plupart des autres régions des États-Unis, est l'une des obsessions des sportifs de cet État. « L'idée est de faire en sorte que les enfants y jouent dès le berceau », plaisante un participant, Casey Connor.

Moab (Utah), petite ville de 4 800 habitants choisie par Hollywood comme toile de fond pour des films tels que « Forrest Gump » et « Thelma et Louise », attire chaque octobre des mordus du VTT de l'ensemble du pays à l'occasion d'une course-relais extrêmement populaire. Et en Virginie occidentale, les gorges de la New River passent, selon « Sports Illustrated », pour l'un des lieux les plus recherchés par les amateurs de sports d'aventure – escalade, rafting et cyclisme. « Varappeurs et rafteurs sont incrustés dans cette ancienne ville minière comme un verrou dans le granit », a écrit Chris Ballard à propos de la petite ville de Fayetteville.

La Virginie qui, à l'automne, est absorbée par le football américain, tourne son attention, en mai, vers deux importantes steeple-chases, la « Virginia Gold Cup » et l'« International Gold Cup ». Les collines de l'État, qui furent le théâtre d'importantes batailles lors des guerres d'Indépendance et de Sécession, sont connues comme le pays des purs-sangs (« horse country »). Les steeple-chases sont l'un des éléments principaux de la scène sportive virginienne depuis le XVIIIe siècle.

L'Ohio est l'hôte de ce que le journaliste de « Sports Illustrated » Frank Lidz appelle « le petit monde des courses d'automobiles pour enfants » : « The All-American Soap Box Derby » (course en caisses à savon) de la ville d'Akron. Momentanément chaque année, le Derby fait de cet État « le centre de l'univers sportif », selon Frank Lidz. Cette manifestation, qui a débuté à une époque où les États-Unis étaient en proie à la Dépression économique, rassemble plusieurs centaines de garçons et filles de 8 à 17 ans qui dévalent une piste de 300 mètres dans des véhicules aérodynamiques en fibre de verre, atteignant, malgré l'absence de moteur mais grâce à la pesanteur, une vitesse de quelque 50 km à l'heure. Les concurrents participent au Derby après avoir remporté des finales locales dans des villes réparties à travers les États-Unis, ce qui, selon un concurrent d'Akron âgé de onze ans, « signifie que nous sommes tous des champions ».

On peut dire que l'événement sportif le plus fascinant de l'État de Pennsylvanie a lieu tous les ans en août. Il s'agit de la « Little League World Series » (championnat de la Petite Ligue de base-ball), un tournoi de dix jours créé il y a 65 ans et qui a rendu célèbre la ville de Williamsport. Cette manifestation, qui est maintenant retransmise dans le monde entier par la télévision grâce au parrainage de grosses sociétés, est l'événement culminant du plus important programme mondial de sports pour la jeunesse. Elle compte plus de trois millions de participants répartis dans plus de cent pays et dont l'âge va de 5 à 18 ans. À Williamsport, les matches attirent généralement quelque 70 000 spectateurs, jeunes et vieux. La possibilité qu'ont les participants de faire la connaissance de jeunes de nombreux pays ajoute à l'attrait de cette compétition. « J'ai appris à dire "salut" dans une autre langue, confie un jeune sportif, mais je ne me souviens plus si c'est en chinois ou en japonais ! »

Chaque année, durant la dernière semaine de juillet, Cheyenne (Wyoming) respecte une tradition séculaire avec « Frontier Days », le plus grand rodéo extérieur du monde. Plus de 10 000 personnes assistent aux jeux de maîtrise de taureaux et de broncos et à d'autres manifestations. Et, comme cela arrive si souvent dans les compétitions sportives organisées sur le plan local et régional, quelque 2 500 bénévoles de la ville et des environs apportent leur aide en organisant des défilés, des petits-déjeuners faits de galettes à l'américaine (« pancakes ») et diverses activités culturelles, et en recréant l'atmosphère d'une petite ville de l'époque de la conquête de l'Ouest, tout cela pour animer les festivités et donner aux participants un aperçu nostalgique du passé de la région.

La série d'articles publiée par « Sports Illustrated »

Cité du poète Walt Whitman
With Walt Whitman in Camden, (Avec Walt Whitman à Camden), par Horace Traubel, 1906

« Eh bien, le base-ball, c'est notre jeu à nous ; en voilà l'attribut principal. Le sport de l'Amérique a toute l'action, tout l'élan, toute la fougue de l'atmosphère américaine. Il appartient autant à nos institutions, il cadre autant avec elles, que ne le font nos constitutions et nos lois. Il est tout aussi important que la somme totale de notre vie dans l'histoire. »

pour cet anniversaire illustre avant tout la riche diversité des sports et la façon dont ils sont pratiqués aux États-Unis. La gamme des rencontres sportives – des concours de surf d'Hawaï et de Californie aux courses d'automobiles NASCAR de Caroline du Sud et de Floride – semble illimitée.

S'il est un endroit qui essaie de réunir tous les sports, c'est peut-être Columbia (Missouri), ville universitaire qui organise chaque été les « Show-Me State Games » (« Show-Me », c'est-à-dire « montre-moi », est le sobriquet attribué au Missouri). Pendant plusieurs semaines, près de 30 000 concurrents participent à une trentaine de sports allant du basket-ball, du football et de l'athlétisme au golf miniature et au tennis de table. L'an passé, on remarquait, parmi les participants, un joueur de bowling de 87 ans, un jeune lutteur malvoyant de 14 ans et un sprinter de 3 ans.

« Notre mission, a déclaré à "Sports Illustrated" Kelly King, directeur de ces jeux, est d'amener le plus grand nombre possible d'habitants du Missouri à participer à des activités qui favorisent la santé et la forme physique. »

Ce qui semble être un objectif salutaire pour toute communauté. ■

CHIFFRES À L'APPUI

Éclairage statistique sur le sport aux Etats-Unis

1. La population des États-Unis au 1er décembre 2003 : 292,7 millions

2. Le nombre d'Américains qui ont regardé à la télévision la finale du championnat de football américain professionnel (« Super Bowl ») de 2003 : 137,7 millions

3. Le nombre d'amateurs qui suivent les courses de voitures NASCAR : 75 millions

4. Le nombre d'Américains qui ont joué au golf en 2000 : 26,7 millions

5. Le nombre d'Américains qui ont joué au tennis en 2000 : 20 millions

6. Les distances parcourues à l'ultratriathlon masculin, respectivement à la nage, à vélo et à pied : 4,2 km, 180,2 km et 42,2 km

7. Le pourcentage de joueurs professionnels nés à l'étranger dans les Ligues majeures de base-ball en 2002 : 25 %

8. Le pourcentage de joueurs professionnels nés à l'étranger dans l'Association nationale de basket-ball (NBA) en 2000-2001 : 14 %

9. Le pourcentage de joueurs professionnels de football nés à l'étranger, en 2002 : 38 %

10. Le nombre de femmes inscrites à des équipes sportives universitaires en 1971-1972 : 29 992

11. Le nombre de femmes inscrites à des équipes sportives universitaires en 2000-2001 : 150 916

12. Le nombre de joueurs nés à l'étranger membres d'une équipe universitaire de basket-ball en 1993 : 135

13. Le nombre de joueurs nés à l'étranger membres d'une équipe universitaire de basket-ball en 2002 : 366

14. Le ratio des lycéennes participant à des disciplines sportives en 1972 : 1 sur 27

15. Le ratio des lycéennes participant à des disciplines sportives en 2002 : 1 sur 3

16. Le nombre d'entraîneurs bénévoles de sports de jeunesse homologués par l'Association nationale des entraîneurs de sports de jeunesse : 1,3 million

17. Le nombre de jeunes de moins de 19 ans inscrits à un club de football en 1980 : 888 705

18. Le nombre de jeunes de moins de 19 ans inscrits à un club de football en 2001 : 3,9 millions

19. Le nombre de femmes occupant des postes de cadres au sein de l'Association nationale de basket-ball (NBA) en 1995 : 151

20. Le nombre de femmes occupant des postes de cadres au sein de l'Association nationale de basket-ball (NBA) en 2002 : 259

21. Le nombre d'athlètes aveugles et malvoyants formés par l'Association des athlètes aveugles des États-Unis : 3 000

22. Le nombre d'athlètes handicapés qui depuis 1996 ont participé à des sports paralympiques : 5 000

23. Le salaire annuel moyen d'un basketteur de la NBA : 4,5 millions de dollars

24. Le salaire maximal d'une année du champion de basket Michael Jordan (sa saison 1997-1998 avec les « Bulls » de Chicago) : 33 millions de dollars

25. Le revenu moyen des ménages aux États-Unis en 2002 : 42 409 dollars

26. Le salaire annuel moyen d'un enseignant du secondaire aux États-Unis en 2002 : 46 010 dollars

27. Le salaire annuel moyen d'un avocat aux États-Unis en 2002 : 105 890 dollars

28. Le salaire annuel moyen d'un médecin généraliste aux États-Unis en 2002 : 136 260

29. Le coût moyen de construction d'un stade dans les années cinquante : 3,8 millions de dollars

30. Le coût moyen de construction d'un stade dans les années quatre-vingt-dix : 200 millions de dollars

31. La valeur estimative de l'équipe de base-ball des « Yankees » de New York : 849 millions de dollars.

SOURCES DES « CHIFFRES À L'APPUI »

1 Bureau du recensement des États-Unis : http://www.census.gov/main/www/popclock.html ; **2** CNN/Sports Illustrated : http://www.cnnsi.com/football/2003/playoffs/news/2003/01/27/superbowl_ratings_ap/ ; **3** « Los Angeles Times », 8 décembre 2003 ; **4**, **5** Bureau du recensement des États-Unis, « Statistical Abstract of the United States, 2002, Tableau 1225 » : http://www.census.gov/prod/2003pubs/02statab/arts.pdf ; **6** USA Triathlon : http://www.usatriathlon.org/News_Info/news_history_frames.htm ; **7**, **8**, **9** « Institute for Diversity and Ethics in Sport, University of Central Florida, 2003 Racial and Gender Report Card » : http://www.bus.ucf.edu/sport/public/downloads/media/ides/release_report.pdf ; **10**, **11** « The Chronicle of Higher Education », 21 juin 2002 ; **12**, **13** « USA Today », 11 juillet 2002 ; **14**, **15** « National Association for Girls and Women in Sport », 23 juin 2002 : http://www.aahperd.org/nagws/ ; **16** « National Youth Sports Coaches Association » : http://www.nays.org/about/index.cfm ; **17**, **18** « U.S. Soccer Foundation » : http://www.sgma.com/reports/data/2002/soccerintheusa2002.pdf ; **19**, **20** « Institute for Diversity and Ethics in Sport, University of Central Florida, 2003 Racial and Gender Report Card » : http://www.bus.ucf.edu/sport/public/downloads/media/ides/release_report.pdf ; **21** Association des athlètes aveugles des États-Unis (USABA) : http://www.usaba.org ; **22** Comité paralympique des États-Unis, Bureau des communications : http://www.usparalympics.org/ ; **23** « USA Today », 18 mars 2003 http://www.usatoday.com/sports/basketball/nba/2002-2003-nba-salaries-numbers.htm ; **24** « New York Times », 19 janvier 2000 ; **25** Bureau du recensement des États-Unis, « Current Population Reports : Income in the United States : 2002 » : http://www.census.gov/prod/2003pubs/p60-221.pdf ; **26-28** Bureau des statistiques du travail des États-Unis, « Occupational Employment Statistics Survey by Occupation », 2002, Table 1 : http://www.bls.gov/news.release/ocwage.t01.htm ; **29-30** « Journal of Economic Perspectives », été 2000 ; **31** Forbes.com : http://www.forbes.com/free_forbes/2003/0428/0624tab2.html.

SAGESSE & HUMOUR

Quelques réflexions de fins observateurs du jeu

« Lorsque le Grand Arbitre viendra / pour marquer ta renommée,
Il inscrira, non tes pertes et victoires / mais si tu as bien joué. »
Grantland Rice (1880-1954), journaliste sportif

« J'ai raté plus de neuf mille paniers au cours de ma carrière.
J'ai perdu près de trois cents parties.
Vingt-six fois on m'a confié l'ultime tir qui nous gagnerait le match, et je l'ai raté.
J'ai échoué des quantités et des quantités de fois dans ma vie.
C'est la raison de mon succès. »
Michael Jordan (né en 1963) ancien basketteur professionnel

« La victoire est une habitude qui s'acquiert. La défaite aussi, hélas ! »
Vince Lombardi (1913-1970), entraîneur de football américain professionnel

« Les champions le deviennent à force de jouer. »
Billie Jean King (née en 1943), joueuse professionnelle de tennis

« Le base-ball est un jeu conçu pour briser les cœurs. Le championnat débute au printemps, quand tout renaît ; il s'épanouit en été, remplissant les après-midi et les soirées ; puis lorsqu'arrive le frimas, il disparaît et vous laisse seul face à l'automne. »
Bartlett Giamatti (1938-1989), philosophe, président de l'université Yale et haut commissaire du base-ball professionnel

« Cinquante pour cent de ce jeu est à quatre-vingt-dix pour cent psychologique. »
Yogi Berra, ancien joueur de l'équipe des « Yankees » de New York, inscrit au Panthéon du base-ball, célèbre pour ses boutades

« Toute une vie d'entraînement pour seulement dix secondes. »
Jesse Owens (1913-1980), athlète, sprinter et champion olympique

« Le sport ne façonne pas le caractère, il le révèle. »
Attribué diversement à John Wooden (né en 1910), entraîneur de basket-ball universitaire, et à Heywood Hale Broun (1918-2001), journaliste et homme de lettres

« Si vous gagnez, ne dites rien. Si vous perdez, dites moins encore. »
Paul Brown (1908-1991), entraîneur de football américain professionnel

« Le départ d'une épreuve de classe mondiale de cross-country, c'est comme si on se trouvait à cheval au milieu d'un ruée de bisons sauvages. C'est grisant si on suit le mouvement, mais la moindre glissade et vous voilà transformé en chair à pâté. »
Ed Keystone (né en 1962), marathonien

« On rate cent pour cent des tirs qu'on ne tente pas. »
Wayne Gretsky (né en 1961), ancien joueur de hockey professionnel

« La volonté de gagner est importante, celle de se préparer vitale. »
Joe Paterno (né en 1926), entraîneur de football américain universitaire

« Quand j'étais enfant, au Kansas, je suis allé un jour à la pêche avec un ami. Je lui ai dit que je voulais devenir un vrai joueur professionnel de base-ball, comme le grand Honus Wagner. Lui m'a répondu qu'il voulait devenir président des États-Unis. Nous n'avons, ni l'un ni l'autre, réalisé notre rêve. »
Dwight Eisenhower (1890-1969), président des États-Unis de 1953 à 1961.

LE SPORT AU CINÉMA

Les exploits des champions ainsi que l'ardeur et la passion des compétitions sportives ont toujours inspiré les cinéastes. Aussi la liste des films sur ce thème est-elle longue. En voici un échantillon, parmi les plus populaires et les plus acclamés par la critique.

Bang the Drum Slowly (Le dernier match)
(classement* : PG, 1973)
Principaux interprètes : Michael Moriarity et Robert De Niro
Réalisateur : John Hancock

Le meilleur lanceur d'une équipe professionnelle de base-ball de New York est résolu à rendre la saison mémorable en l'honneur de son ami, un coéquipier excentrique, atteint d'une maladie incurable. Ce film se base sur le roman du même nom de Mark Harris, qui est également l'auteur du scénario.

The Bingo Long Traveling All-Stars and Motor Kings
(PG, 1976)
Principaux interprètes : Billy Dee Williams, James Earl Jones et Richard Pryor
Réalisateur : John Badham

Ce film se passe à la fin des années 1930, durant le déclin de la « Negro Baseball League », l'association des joueurs noirs de base-ball. Rompant avec la domination monopolistique des propriétaires de cette association, le charismatique chef de l'équipe, Bingo Long, décide d'emmener son équipe de joueurs afro-américains en tournée. Ce film est basé sur le roman du même nom de William Brashler.

Breaking Away (PG, 1979)
Principaux interprètes : Dennis Christopher, Dennis Quaid et Daniel Stern
Réalisateur : Peter Yates

Un jeune bachelier de l'Indiana amateur de cyclisme et passionné de tout ce qui est italien, en particulier l'équipe italienne parrainée par Cinzano, se joint à trois amis pour organiser une course cycliste annuelle à l'université de l'Indiana. Basé sur le roman du même nom de Steve Tesich, qui a également écrit le scénario.

Brian's Song (G, 1971)
Principaux interprètes : James Caan, Billy Dee Williams et Jack Warden
Réalisateur : Buzz Kulik

Ce film évoque l'amitié qui unit, dans la vie réelle, deux joueurs d'une équipe professionnelle de football américain, Brian Piccolo et Gale Sayers, et le resserrement de leurs liens tandis que Piccolo se meurt d'un cancer.

The Color of Money (R, La couleur de l'argent)
(1986)
Principaux interprètes : Paul Newman et Tom Cruise
Réalisateur : Martin Scorsese

Dans cette suite de « L'arnaqueur » (voir ci-après), Paul Newman joue le rôle d'un joueur de billard malhonnête, Fast Eddie Felson, et Tom Cruise celui de son jeune protégé talentueux, que Fast Eddie utilise pour se remettre à jouer. Paul Newman a remporté l'Oscar du meilleur interprète pour ce film, généralement considéré comme un chef-d'œuvre en raison du talent avec lequel Scorsese utilise la musique et les mouvements de la caméra pour illustrer le jeu de billard. Basé sur le roman du même nom de Walter Tevis.

Downhill Racer (La descente infernale) (M/PG, 1969)
Principaux interprètes : Robert Redford et Gene Hackman
Réalisateur : Michael Ritchie

Rompant avec ses rôles habituels, Robert Redford interprète un sportif ambitieux et égocentrique qui se joint à l'équipe américaine de ski en tant que descendeur et entre en conflit avec l'entraîneur de l'équipe (Gene Hackman). Basé sur le roman du même nom d'Oakley Hall.

Endless Summer (1966)
Principaux interprètes : Mike Hynson et Robert August
Réalisateur : Bruce Brown

Décrit par les critiques comme le film qui fait autorité en matière de surfing, ce documentaire suit le périple à travers le monde de deux jeunes surfers en quête de la vague parfaite.

Field of Dreams (Jusqu'au bout du rêve) (PG, 1989)
Principaux interprètes : Kevin Costner, James Earl Jones, Burt Lancaster
Réalisateur : Phil Alden Robinson

Dans ce tableau évocateur de l'Amérique profonde, Kevin Costner est un fermier de l'Iowa qui entend des voix l'incitant à construire un terrain de base-ball dans son champ de maïs. Lorsqu'il s'exécute, les fantômes de joueurs professionnels de base-ball tombés en disgrâce ainsi que celui de son défunt père apparaissent, prouvant que, même au-delà de la mort, le base-ball peut rapprocher les gens. Basé sur le roman intitulé « Shoeless Joe », de W.P. Kinsella.

Hoop Dreams (PG-13, 1994)
Principaux interprètes : William Gates, Arthur Agee et Emma Gates
Réalisateur : Steve James

Dans ce documentaire de trois heures, deux adolescents afro-américains d'un quartier pauvre de Chicago se démènent pour se faire admettre dans l'équipe de basket-ball d'un collège universitaire, dans l'espoir de connaître un jour le succès comme joueurs professionnels.

Hoosiers (PG, 1986)
Principaux interprètes : Gene Hackman, Barbara Hershey et Dennis Hopper
Réalisateur : David Anspaugh

Ce film retrace l'histoire véridique d'une équipe de basket-ball du lycée d'une petite ville de l'Indiana, parvenue aux finales de l'État en 1954. Hackman y joue le rôle de l'entraîneur non conformiste qui, avec l'aide de l'ivrogne du village, mène son équipe à la victoire.

The Hustler (L'arnaqueur) (1961)
Principaux interprètes : Paul Newman, Jackie Gleason et Piper Laurie
Réalisateur : Robert Rossen

Les admirateurs de Paul Newman aiment son Fast Eddie Felson, arnaqueur à la petite semaine, joueur de billards plein de talent mais trop sûr de lui et voué à l'autodestruction. Fast Eddie lance un défi à Minnesota Fats (Gleason) pour le championnat mondial et s'éprend de Sarah (Laurie), une alcoolique sur le pavé. Basé sur le roman du même nom de Walter Tevis.

A League of Their Own (PG, 1992)
Principaux interprètes : Tom Hanks, Geena Davis, Lori Petty et Madonna
Réalisatrice : Penny Marshall

Cette comédie illustre un chapitre peu connu de l'histoire des sports aux États-Unis. Pendant la Seconde Guerre mondiale, la plupart des joueurs masculins ayant été mobilisés, des propriétaires d'équipes formèrent une association féminine de base-ball, la « All American Girls Baseball League ». Geena Davis et Lori Petty sont deux sœurs qui font partie d'une équipe de l'Illinois, les Rockford Peaches, dirigée par Tom Hanks.

National Velvet (Le Grand National) (1944)
Principaux interprètes : Elizabeth Taylor, Mickey Rooney et Donald Crisp
Réalisateur : Clarence Brown

Dans ce film qui a fait d'elle une star, Elizabeth Taylor incarne une fillette de 12 ans qui rêve de faire participer son cheval au Grand National de Grande-Bretagne, lorsque sa mère lui donne cent pièces d'or qu'elle a elle-même gagnées pour avoir traversé la Manche à la nage quand elle était enfant. Basé sur le roman du même nom d'Enid Bagnold.

The Natural (Le meilleur) (PG, 1984)
Principaux interprètes : Robert Redford, Robert Duvall et Glenn Close
Réalisateur : Barry Levinson

Dans ce film, qui se passe durant la Grande Dépression, Robert Redford joue le rôle de Roy Hobbs, batteur de base-ball quadragénaire qui, après des années passées dans l'obscurité, reprend du service en utilisant la batte en chêne qu'il avait fabriquée lui-même quand il avait 14 ans, et mène à la victoire une équipe de base-ball jusque-là perdante. Basé sur le roman du même nom de Bernard Malamud.

Pride of the Yankees (Vainqueur du destin) (1942)
Principaux interprètes : Gary Cooper, Teresa Wright et Babe Ruth (en tant que lui-même)
Réalisateur : Sam Wood

Candidat à onze Oscars, ce film classique portait à l'écran l'histoire de Lou Gehrig, célèbre joueur de base-ball de l'équipe des New York Yankees et idole des Américains dans les années 1920 et 1930.

Remember the Titans (Le plus beau des combats) (PG, 2000)
Principaux interprètes : Denzel Washington, Will Patton et Wood Harris
Réalisateur : Boaz Yakin

Ce film, qui se passe en Virginie en 1971, juste après l'intégration raciale des écoles dans le sud des États-Unis, est l'histoire véridique de l'entraîneur afro-américain d'une équipe de basket-ball de lycée dont le prédécesseur, un Blanc, demeure dans l'équipe en tant qu'entraîneur adjoint.

Requiem for a Heavyweight (Requiem pour un champion) (1962)
Principaux interprètes : Anthony Quinn, Jackie Gleason, Julie Harris et Mickey Rooney
Réalisateur : Ralph Nelson

Considéré comme l'un des meilleurs films de boxe de tous les temps, ce film raconte la sombre histoire d'un boxeur souffrant de lésions cérébrales pour avoir passé trop d'années dans le ring et avoir été poussé à continuer à boxer par son manager corrompu (Gleason). Le boxeur usé, joué par Anthony Quinn, tombe amoureux d'une assistante sociale timide (Julie Harris) tandis que Gleason se débat avec une meute de créanciers.

Rocky (PG, 1976)
Principaux interprètes : Sylvester Stallone, Talia Shire, Carl Weathers et Burgess Meredith
Réalisateur : John Avidsen

Lauréat de l'Oscar du meilleur film et de la meilleure mise en scène, ce film demeure l'ode suprême à un perdant. Stallone, qui est l'auteur du scénario, incarne Rocky Balboa, joueur pauvre et désabusé d'un club de boxe, qui, quand on lui donne la possibilité de se mesurer au champion du monde, porte la persévérance et le courage à des niveaux qui suscitent l'admiration.

Seabiscuit (Pur Sang, la légende de Seabiscuit) (PG-13, 2003)
Principaux interprètes : Jeff Bridges et Chris Cooper
Réalisateur : Gary Ross
Scénario : Gary Ross

Ce film, basé sur le livre à succès du même nom de Laura Hillenbrand, raconte l'histoire, dans les années 1930, de Seabiscuit, pur-sang aux genoux noueux qui rattrapait son retard course après course, faisant la conquête du public américain durant la Grande Dépression.

Without Limits (Prefontaine) (PG-13, 1998)
Principaux interprètes : Billy Crudup et Donald Sutherland
Réalisateur : Robert Towne

Billy Crudup est Steve Prefontaine, dit Pre, coureur de fond de l'université de l'Orégon dans les années 1960 et le favori parmi les coureurs américains peu avant les Jeux olympiques de 1972 à Munich. Il est mort en 1975, à 24 ans, dans un accident d'automobile.

*** Le classement des films aux États-Unis**

Les films cités ici sont classés selon une cote telle que « PG » ou « PG-13 ». Ce système d'évaluation établi par l'Association cinématographique des États-Unis et l'Association nationale des propriétaires de salles de cinéma vise à fournir aux parents des informations sur les films qu'ils envisageraient de permettre à leurs enfants de voir. Ce dispositif a débuté en 1968, aussi les films réalisés avant cette année ne sont pas classés.
Le jury qui classe un film emploie les critères qu'utiliseraient normalement la plupart des parents pour décider de ce à quoi leurs enfants devraient ou non être exposés. Diverses considérations – le thème, le langage, la violence, la nudité, la sexualité et la drogue, entre autres – entrent en jeu.

LES FILMS SE RÉPARTISSENT DANS LES CATÉGORIES SUIVANTES :

(G) Tous auditoires – Tous les âges sont admis, le film ne contenant rien que la plupart des parents jugeraient inconvenant pour leurs enfants, même les plus jeunes.
(PG) Tous auditoires avec réserve – Le film contient certains passages qui pourraient ne pas convenir aux plus jeunes et auxquels les parents pourraient ne pas souhaiter exposer leurs enfants.
(PG-13) Avertissement aux parents – Le film contient des passages qui pourraient ne pas convenir aux enfants de moins de 13 ans. Les parents doivent exercer la plus grande prudence concernant leurs préadolescents. Le film ne contient pas d'actes de violence crus ou répétés ; la nudité en est généralement absente ; des scènes de toxicomanie ne sont pas exclues ; l'emploi d'un mot vulgaire de tendance sexuelle n'est autorisé qu'une fois.
(R) Restriction – Interdit aux moins de 17 ans non accompagnés d'un parent ou d'un tuteur adulte. Le film contient certains passages qui ne conviennent qu'à des adultes. Ce classement se justifie pour diverses raisons : thème, langage, violence, sexualité, toxicomanie.
(NC-17) Interdit aux moins de 18 ans – Le jury estime que la plupart des parents jugeraient le film inconvenant pour leurs enfants de moins de 18 ans. Le film est strictement réservé aux adultes.

Source : l'Administration américaine du classement cinématographique.

EXPRESSIONS SPORTIVES

Un grand nombre d'expressions et de tournures relatives au sport sont entrées dans l'américain courant. En voici des échantillons, dont certains sont devenus si communs que l'Américain moyen en a oublié l'origine sportive.

EXPRESSIONS D'ORDRE GÉNÉRAL

Catch it (l'attraper) – se faire vivement réprimander ; saisir, comprendre
« We're going to catch it if she comes back to the office early. »
On va se faire attraper si par hasard elle rentre au bureau de bonne heure.

Play ball (jouer à la balle) – coopérer
« As soon as both sides sign the contract, then we can play ball. »
Dès que les deux parties auront signé le contrat, on pourra coopérer.

The way the ball bounces (la manière dont la balle rebondit) – le destin, le sort inéluctable, le hasard
« It's just the way the ball bounces, whether your application is accepted or not. »
L'acceptation de votre demande dépendra vraiment du hasard.

Sporting chance (une chance sportive) – une possibilité raisonnablement bonne
« We thought we had a sporting chance when the other company withdrew its bid. »
Je pensais que nous tenions le bon bout lorsque l'autre entreprise a retiré son offre.

Whole new ball game (un match tout nouveau) – un nouveau jeu de circonstances
« We found our way around Washington, D.C., without getting lost, but New York City is a whole new ball game. »
Nous nous sommes promenés à Washington sans nous perdre, mais New York est une autre paire de manches.

Ballpark figure (chiffre de stade) – une estimation très approximative
« At this time all we need is a ballpark figure. Exactness comes later. »
Tout ce qu'il nous faut pour le moment est une estimation grossière. On verra les détails plus tard.

Have the ball in someone's court (la balle est dans le court de quelqu'un) – avoir la balle dans le camp de quelqu'un
« We've made our proposal, so the ball's in their court now. »
Nous avons fait notre proposition. La balle est maintenant dans leur camp.

Bench (renvoyer au banc) – retirer quelqu'un du jeu, d'une participation
« The director of the play benched the lead actress because she was always late for rehearsals. »
Le metteur en scène a mis l'actrice principale en quarantaine à cause de ses retards constants aux répétitions.

On the ball (sur la balle) – compétent, assuré, attentif
« If we were on the ball, the bills would have been paid on time. »
Si nous avions été plus vigilants, les factures auraient été payées à temps.

Expressions tirées du base-ball

Be a hit (marquer un coup franc) – réussir, plaire à quelqu'un
« The award ceremony was a hit, attracting an overflow crowd. »
La cérémonie des prix a fait un tabac, elle a attiré une foule monstre.

Step up to the plate (se présenter à la plaque) – assumer, agir, accepter la responsabilité
« Mary needs to step up to the plate and decide which proposal will best serve the interests of the company. »
Marie doit prendre le taureau par les cornes et décider quelle proposition servira au mieux les intérêts de l'entreprise.

Strike out (être retiré du jeu pour avoir manqué la balle) – échouer
« John struck out with his book proposal ; he received a rejection letter from the publisher today. »
Jean a fait chou blanc : sa proposition de contrat pour publier son livre a été rejetée.

Throw a curve (lancer une balle sur une trajectoire courbe) – surprendre, duper, faire quelque chose d'inattendu
« The boss threw us a curve ball when he announced that each employee would have to bring his own food to the company picnic. »
Le patron nous a bien roulés quand il a annoncé que chaque employé devait amener son repas au pique-nique de l'entreprise.

Off base (éloigné de la base) – irréaliste, inexact
« His cost estimate was way off base, far higher than warranted by current prices for labor and materials. »
Son devis était tout à fait à côté de la plaque, bien supérieur à ce qui serait normal d'après le coût de la main-d'œuvre et des matériaux.

Out of left field (arrivé du champ extérieur gauche) – hors de propos, inattendu
« His silly proposals for solving the problem came out of left field. »
Ses idées pour résoudre le problème étaient vraiment loufoques.

Expressions tirées du basket-ball

Full court press (pressing sur tout le terrain) – pression, effort intense
« The committee put on a full court press to collect the necessary funds. »
Le comité a mis le paquet pour réunir les fonds nécessaires.

Slam dunk (smash au panier) – succès retentissant, grande réussite
« The show was a slam dunk for the artist, who sold every painting he exhibited. »
L'artiste a fait un malheur à son vernissage : tous ses tableaux ont été vendus.

Expressions tirées de la boxe

Pull one's punches (atténuer les coups) – prendre des gants, modérer sa critique
« My English teacher doesn't pull any punches when it comes to discipline. »
Mon professeur d'anglais n'y va pas de main morte côté discipline.

Throw in the towel (jeter la serviette) – jeter l'éponge, abandonner
« When they found out he was receiving bribes, the Senator knew it was time to throw in the towel. »
Quand ils eurent découvert les preuves de sa corruption, le sénateur sut qu'il était temps de jeter l'éponge.

Against the ropes (contre les cordes) – acculé à la défaite, exténué
« Already having been turned down twice for a loan, John was against the ropes when he asked a third bank to finance the car he had agreed to buy. »
Après avoir essuyé deux refus pour sa demande de prêt, Jean était au bout du rouleau lorsqu'il a demandé à une troisième banque de financer l'achat de la voiture qu'il avait accepté d'acheter.

Expressions tirées du bowling

Bowl over (faire tomber les quilles) – stupéfier, abasourdir
« When I heard the news that I got the new job, it bowled me over. »
Quand j'ai appris qu'on m'avait engagé, j'en ai eu le souffle coupé.

Expressions tirées du football américain

End run (course en biais, de contournement) – contourner les procédures habituelles
« He made an end run around his boss and got money for the project directly from the president of the company. »
Court-circuitant son patron, il a obtenu l'argent du projet directement auprès du président de l'entreprise.

Huddle (se regrouper) – se réunir aux fins de concertation discrète
« The board of directors huddled to discuss an anticipated protest by workers. »
Le conseil d'administration s'est réuni à l'écart pour discuter de la grève prévue des salariés.

Expressions tirées de l'équitation

Horse around (faire le cheval) – perdre son temps, chahuter
« During the meeting the boss shouted, "Stop horsing around and get to work." »
Au cours de la réunion, le patron s'est écrié : « Arrêtez votre cirque et remettez-vous au travail. »

Down to the wire (jusqu'à la ligne d'arrivée) – finir quelque chose à la dernière minute
« The student went down to the wire, turning in her essay just as the class bell rang. »
L'élève a attendu jusqu'à la dernière seconde pour rendre sa rédaction au moment où la cloche sonnait.

UN PEU DE PITIÉ POUR LES PERDANTS

JOSEPH EPSTEIN

S'inspirant de sa propre enfance, l'écrivain réfléchit sur la signification du sport dans la vie de chacun et en conclut que, dans le domaine des expériences vécues, « l'agonie de la défaite » l'emporte sur le « frisson de la victoire ».

Lorsqu'un jour quelqu'un s'est approché de Don Ohlmeyer, le réalisateur bien connu aux États-Unis de l'émission de télévision « Wide World of Sports » (Le vaste monde du sport), pour lui poser une question, M. Olhmeyer l'a interrompu en répondant : « Si c'est une question sur le sport, la réponse, c'est l'Argent ! » De fait, le sport, aux États-Unis, mais aussi dans le reste du monde, semble, depuis quelques dizaines d'années, être avant tout une question d'argent : salaires exorbitants, parrainages hautement lucratifs, contrats de télévision dont les chiffres sont tout simplement astronomiques.

Pourtant, j'ai toujours pensé, quant à moi, que la véritable histoire du sport était celle de l'échec. Le sport, l'athlétisme en général, est une activité à laquelle même les grands champions, les athlètes légendaires, finissent par perdre, ne serait-ce que parce que leur corps les lâche et qu'ils ne peuvent plus réaliser avec la même facilité les exploits qui paraissaient les séparer du commun des mortels. Ainsi, le basketteur Michael Jordan, le sportif peut-être le plus adulé de tous les athlètes contemporains, maintenant qu'il ne peut plus pratiquer le sport qu'il adore, semble être devenu un personnage non pas forcément tragique, mais triste. En sport, même les vainqueurs sont en général perdants, car, comme dans la vie, les départs en douceur ne sont pas légion.

De même, pour le jeune Américain moyen, garçon ou fille, si le sport développe les muscles, enseigne la discipline et, avec un peu de chance, forge la personnalité, au bout du compte, sa pratique débouche toujours sur une sorte de mélancolie. Ne serait-ce que statistiquement parlant, l'échec semble être un facteur intégré à la plupart des sports. On portera aux nues un joueur de basket professionnel qui ne rate que la moitié de ses tirs au panier. Un joueur de hockey qui marque deux buts sur trente-cinq tentatives passe une soirée glorieuse. Aucun batteur professionnel de base-ball n'a réussi, depuis plus de cinquante ans, à atteindre une moyenne de coups francs supérieure à quarante pour cent.

Sur mon bureau, j'ai devant moi des photos des membres de l'équipe de football américain du lycée de Kingstree (Caroline du Sud), prises en 1955, qu'un ami, qui fut membre de cette équipe, m'a récemment envoyées. Les photographies sont posées, et rien que les noms des joueurs valent presque le prix du billet : dans leur uniforme d'aspect un peu vieillot, on voit les frères Bull (le taureau) et Red (le rouquin) McKenzie, Roland Burgess, Needham Williamson, Jimmy Ward (Jimmy le gardien), et (mon nom préféré) Buddy Gamble (Buddy le parieur). D'après mon ami, l'un des plus héroïques d'entre eux a fini gargotier, un autre a sombré dans l'alcoolisme, et un troisième a eu un fils très difficile. Parvenus à l'âge adulte, repassaient-ils dans leur mémoire, avant de s'endormir, tous ces matches de foot de leur adolescence, revivaient-ils ces moments de gloire, ces pinacles d'une existence devenue, par la suite, nettement moins exaltante ?

Certes, un grand nombre de sportifs se sont bâti une bonne vie à partir d'une carrière sportive réussie, à l'image de Bill Bradley, qui fut une grande star du basket à l'université de Princeton, puis passa professionnel chez les « Knickerbockers » de New York. Élu ensuite au Sénat, il se présenta finalement aux présidentielles. D'autres ont quitté le terrain de leurs prouesses athlétiques pour faire des carrières impressionnantes, mais tranquilles, dans des secteurs divers, comme le droit, la médecine et les

affaires. Le sport a sans aucun doute contribué à leur donner de l'assurance, l'expérience sur le terrain leur ayant démontré qu'ils étaient capables de garder leur calme dans des situations tendues.

Quant à moi, j'ai grandi non pas à Kingstree, en Caroline du Sud, mais dans les quartiers du nord de Chicago (dans l'Illinois), à une époque où, si on n'était pas doué en sports, il valait mieux avoir de l'esprit ou savoir se rendre utile ou charmant. Nos vies s'organisaient autour du sport et, pour nous, les saisons n'étaient pas le printemps, l'été, l'automne ou l'hiver mais la saison du base-ball, du football américain, du basket et, pour certains, du tennis ou de l'athlétisme. Jeunes, nous passions notre temps dans la cour de recréation, ou autour des paniers de basket fixés au-dessus des portes de garage des ruelles adjacentes. Chez nous, quand nous recevions le journal, nous regardions en premier les pages sportives, étudiant les statistiques du base-ball et les résultats des équipes sportives de toutes les disciplines. La télévision venait d'entrer dans les foyers américains et nous regardions autant de matchs et d'événements sportifs que possible, en fonction de nos disponibilités et des autorisations de nos parents.

Ainsi va la vie... jusqu'à la partie suivante.

Dès le départ, les sports étaient très sélectifs et révélateurs des limites humaines. Certains enfants étaient naturellement plus doués que d'autres. On peut toujours citer le triste cas des garçons qui étaient toujours les derniers choisis pour une partie de foot, de ceux que l'on exilait généralement, comme en Sibérie, au champ extérieur droit du terrain de base-ball, ou que l'on envoyait à la casse, dans la mêlée au football américain. C'est aussi au sport que les garçons se rendaient compte pour la première fois de l'injustice du monde, car les dons étaient inégalement répartis : certains couraient plus vite, frappaient la balle plus fort et plus loin, sautaient plus haut que les autres, un point c'est tout. Pratiquer un sport intelligemment pouvait souvent améliorer leurs performances, mais dans une certaine mesure seulement. Les enfants naturellement doués (et il semblait y en avoir un dans chaque cour d'école) étaient rarement surpassés par ceux dont les performances résultaient d'un entraînement acharné. Le monde, c'était évident, n'était pas juste.

Enfant, j'étais agile, rapide, et j'avais une capacité de mimétisme qui m'a permis de vite copier les gestes de sportifs plus âgés. Les expériences sportives de ma jeunesse ont donc été les meilleures. Mais la chance m'a abandonné lorsque je suis arrivé dans un lycée de 4 000 élèves, à Chicago. J'ai vite compris que je n'étais pas assez costaud pour être sélectionné dans l'équipe de football américain, et pas assez doué pour jouer au base-ball. J'ai joué au basket en 6e et en 5e. J'ai également joué au tennis et, avec un camarade du nom de Bob Swenson, j'ai fini par remporter le championnat, en match double, de la « Chicago Public League » où la compétition n'était pas vraiment féroce, puisque les meilleurs joueurs, entraînés par des professionnels des country-clubs, fréquentaient des écoles de banlieue.

A l'adolescence, j'ai par deux fois été brutalement confronté aux limites de mes capacités sportives. La première fois, je me suis rendu compte que je n'aurais jamais un physique de sportif mais que je resterais, tel que je suis aujourd'hui, plutôt petit et mince. Ensuite, j'ai compris que je manquais d'agressivité et de courage physique, qualités innées

chez les excellents sportifs. Au sport, on pouvait me comparer à un pilote kamikaze dont le désir de mourir aurait tiédi. Je n'ai jamais été peureux, je n'ai jamais « paniqué » et même je ne me suis jamais « dégonflé » comme disaient les garçons, mais quand je pouvais éviter de souffrir sur le terrain, cela ne me dérangeait pas du tout, au contraire.

Tout ce qui me restait alors, au sport, c'était le style. J'ai appris à frapper les balles de tennis avec élégance, à sauter gracieusement au basket. Dans ces deux sports, je connaissais tous les mouvements. Mais le style peut aussi devenir une prison pour un sportif. Les sportifs de haut niveau ont généralement un excellent style et la capacité de ne pas faire de style si c'est ce qu'il faut faire pour gagner. Ils en sont capables parce qu'ils sont très compétitifs. Ils veulent gagner. Ceux qui comme moi sont prisonniers de leur style veulent, en fin de compte, avoir l'air de bien jouer.

Pat Conroy, romancier
My Losing Season (Ma saison perdante), 2002

« La défaite vous prépare aux angoisses, aux revers et aux tragédies que vous subirez dans le monde, beaucoup mieux que la victoire ne peut le faire. En pansant vos blessures, vous apprenez à éviter de vous faire blesser la prochaine fois... Le qualificatif "perdant" vous poursuivra, vous traquera, vous retrouvera dans tous les lieux où vous vous cacherez, car vous devez assumer, lucidement, la réalité incontournable. Mon équipe a gagné huit matches et en a perdu dix-sept... Perdants, nous le sommes à coup sûr. »

Ma carrière sportive peu glorieuse était en gros terminée à l'âge de 18 ans. J'ai continué à jouer au tennis pendant un certain temps, mais avec de moins en moins de passion et de plaisir. Habitant dans le sud des États-Unis, dans l'Arkansas, j'ai joué pendant deux années dans une équipe de basket de la YMCA (Association des jeunes chrétiens). À la quarantaine, j'ai commencé à jouer au racquetball, puis je me suis blessé à la hanche et j'ai dû abandonner. Depuis lors, je me réfugie dans mon fauteuil vert, qui est très confortable, et dans lequel je suis au petit écran plus de compétitions sportives qu'il ne semblerait raisonnable pour un homme se prétendant cultivé.

En tant que spectateur (j'hésite à me qualifier de passionné), j'ai remarqué que non seulement j'ai un faible pour les perdants, mais j'ai tendance à totalement m'identifier à eux. La défaite dans le sport me semble être plus importante, plus chargée de sens, que la victoire. Le frisson de la victoire, l'agonie de la défaite, ce sont des clichés, mais j'imagine que pour ceux qui ont connu les deux, le souvenir d'une défaite sportive est plus fort et plus aigu que celui d'une victoire.

Je pense au lanceur de base-ball dont les doigts ont glissé un tant soit peu et qui lance une balle facile que le batteur renvoie avec force au-dessus du mur ; je pense au jeune homme de 19 ans qui, au moment crucial, lors d'un match de basket télévisé entre deux équipes universitaires, rate deux coups francs et fait ainsi perdre un important tournoi à son équipe ; je pense à une gymnaste de 14 ans qui glisse et perd l'équilibre sur la poutre, aux Jeux olympiques ; je pense à un joueur de tennis qui se déconcentre et perd confiance face à un adversaire plus faible que lui ; je pense au sprinter qui, sur le point de pulvériser un record mondial, claque un muscle juste avant la ligne d'arrivée ; à un joueur de golf qui frappe un peu trop légèrement sa balle et rate un trou qui lui aurait fait gagner un demi-million de dollars... Cette liste pourrait continuer à l'infini ; ce que je veux dire c'est qu'en sport, des événements insignifiants, souvent inattendus, peuvent modifier le cours d'un match, d'une saison, d'une carrière et d'une vie.

Les entraîneurs et les orateurs aiment à prendre l'exemple du sport comme métaphore de la vie. Dans la vie comme dans le sport, le travail sans relâche est payant, dit-on, les obstacles sont là pour être surmontés, et la volonté peut parfois compter plus que le talent. De là à en conclure que le sport forme la personnalité et que la personnalité est toujours ce qui compte dans la réussite, il n'y a qu'un pas. Le mieux que l'on puisse répondre à cela, c'est qu'on peut se plaire à le penser.

Mais on peut se demander si l'échec sportif n'est pas en fin de compte plus proche de la réalité que la victoire. Sans vouloir sombrer dans le pessimisme, je pense que dans la vie, certaines gens s'en sortent mieux que d'autres pendant un temps, mais qu'au bout du compte, nous sortons tous perdants : l'inattendu nous prend de court, nous essuyons des revers, peu nombreux sont ceux qui ont le privilège de franchir la ligne d'arrivée ou de s'en approcher

sans dégâts, le taux de mortalité (je me réjouis de le dire) restant de 100 % et, après un match, il est probable qu'aucun de nous n'ira à Disney World, comme le proclament à tue-tête les vainqueurs de la finale de football. Trois hourras, donc, pour les gagnants, mais gardez-en quelques-uns en réserve pour tous ceux qui parmi nous n'ont pas gagné, et qui ont encore plus besoin de nos encouragements. ■

Joseph Epstein, essayiste et auteur connu de nombreux romans et autres ouvrages, vient de recevoir la Médaille nationale des humanités des mains du président George W. Bush, au cours d'une cérémonie à la Maison-Blanche, pour ses travaux de vulgarisation des grandes œuvres littéraires. M. Epstein enseigne l'anglais et la composition littéraire à l'université Northwestern, située à Evanston, dans l'Illinois.

Bibliographie et sites Internet
(en anglais)

LIVRES ET DOCUMENTS

Acosta, R. Vivian and Carpenter, Linda Jean. *Women in Intercollegiate Sport: A Longitudinal Study – Twenty-five Year Update, 1977-2002.* West Brookfield, MA: Carpenter/Acosta, 2002. http://www.womenssportsfoundation.org/binary-data/WSF_ARTICLE/pdf_file/906.pdf

Allred, Alexandra Powe. *'Atta Girl! A Celebration of Women in Sport.* Terre Haute, IN: Wish Publishing, April 2003.

Angell, Roger. *Game Time: A Baseball Companion.* San Diego: Harcourt, 2003.

Angell, Roger. *Once More Around the Park: A Baseball Reader.* Chicago: Ivan R. Dee, 2001.

Ashe, Arthur with Rampersad, Arnold. *Days of Grace: A Memoir.* New York: Alfred A. Knopf,1993.

Asinof, Eliot. *Eight Men Out: The Black Sox and the 1919 World Series.* New York: Holt, Rinehart and Winston, 2000.

Axthelm, Pete. *The City Game: Basketball from the Garden to the Playgrounds.* Lincoln: University of Nebraska Press, 1999.

Beran, Janice A. *From Six-on-Six to Full Court Press: A Century of Iowa Girls' Basketball.* Ames, IA: Iowa State University Press, 1993.

Bissinger, W.G. (Buzz). *Friday Night Lights: A Town, a Team, and a Dream.* Cambridge, MA: Da Capo Press, 2000.

Bissinger, W.G. (Buzz) and Stout, Glenn, eds. *The Best American Sports Writing.* Boston: Houghton Mifflin, 2003.

Blais, Madeleine. *In These Girls, Hope Is a Muscle.* New York: Atlantic Monthly Press, 1995.

Brown, Gerry and Morrison, Michael, eds. *2004 ESPN Sports Almanac.* New York: Hyperion Books, 2003.

Conroy, Pat. *My Losing Season.* New York: Nan A. Talese, 2002.

Corman, Richard. *I Am Proud: The Athletes of the Special Olympics.* New York: Barnes and Noble, 2003.

Creamer, Robert W. *Baseball and Other Matters in 1941: A Celebration of the Best Baseball Season Ever — in the Year America Went to War.* Lincoln: University of Nebraska Press, 2000.

Dawidoff, Nicholas, ed. *Baseball: A Literary Anthology.* New York: Library of America, 2002.

Deford, Frank. *The Heart of a Champion: Celebrating the Spirit and Character of Great American Sports Heroes.* Minnetonka, MN: NorthWord, 2002.

DePauw, Karen P., and Gavron, Susan J. *Disability and Sport.* Champaign, IL: Human Kinetics, 1995.

Dunow, Henry. *The Way Home: Scenes from a Season, Lessons from a Lifetime.* New York: Broadway Books, 2001.

Enders, Eric. *100 Years of the World Series.* New York: Barnes and Noble, 2003.

Exley, Frederick. *A Fan's Notes: A Fictional Memoir.* New York: Modern Library, 1997.

Fein, Paul. *Tennis Confidential: Today's Greatest Players, Matches and Controversies.* Dulles, VA: Brassey's, 2001.

Feinstein, John. *Open: Inside the Ropes at Bethpage Black.* Boston: Little, Brown, 2003.

Ford, Richard. *The Sportswriter*. New York: Random House, 1995.

Fort, Rodney D. *Sports Economics*. Upper Saddle River, NJ: Prentice Hall, 2003.

Galemore, Gary L. *Title IX and Sex Discrimination in Education: An Overview*. CRS Report RS20710. Washington: U.S. Congressional Research Service, 4 March 2003.

Giamatti, A. Bartlett. *A Great and Glorious Game: Baseball Writings of A. Bartlett Giamatti*. Chapel Hill, N.C: Algonquin Books, 1998.

Giamatti, A. Bartlett. *Take Time for Paradise: Americans and Their Games*. New York: Summit Books, 1991.

Gogol, Sara. *Hard Fought Victories: Women Coaches Making a Difference*. Terre Haute, IN: Wish Pub., 2002.

Gorn, Elliott J., and Goldstein, Warren. *A Brief History of American Sports*. Urbana: University of Illinois Press, 2004.

Gould, Steven Jay. *Triumph and Tragedy in Mudville: A Lifelong Passion for Baseball*. New York: Norton, 2003.

Halberstam, David. *The Teammates: A Portrait of a Friendship*. New York: Hyperion Books, 2003.

Halberstam, David and Stout, Glenn, eds. *The Best American Sports Writing of the Century*. Boston: Houghton Mifflin, 1999.

Harris, Mark. *Bang the Drum Slowly*. Lincoln: University of Nebraska Press, 1984.

Hillenbrand, Laura. *Seabiscuit: An American Legend*. New York: Random House, 2003.

Kahn, Roger. *The Boys of Summer*. New York: HarperPerennial, 1998.

Koplowitz, Zoe. *The Winning Spirit: Life Lessons Learned in Last Place*. New York: Doubleday, 1997.

Kramer, Jerry and Schaap, Dick. *Instant Replay: The Green Bay Diary of Jerry Kramer*. New York: New American Library, 1986.

Lapchick, Richard E. *2003 Racial and Gender Report Card*. Orlando: University of Central Florida. College of Business Administration. DeVos Sport Business Management Program. Institute for Diversity and Ethics in Sport, 2003. http://www.bus.ucf.edu/sport/public/downloads/media/ides/release_report.pdf

Lardner, Ring W. *You Know Me Al: A Busher's Letters*. New York: Macmillan International, 1991.

Maclean, Norman. *A River Runs Through It and Other Stories*. Chicago: University of Chicago Press, 2001.

Malamud, Bernard. *The Natural*. New York: Farrar, Straus and Giroux, 2003.

McGuane, Thomas. *An Outside Chance: Classic and New Essays on Sport*. Boston: Houghton Mifflin, 1992.

McPhee, John. *Levels of the Game*. New York: Farrar, Straus and Giroux, 1979.

McPhee, John. *A Sense of Where You Are: Bill Bradley at Princeton*. New York: Farrar, Straus and Giroux, 1999.

Messner, Michael A. *Taking the Field: Women, Men, and Sports*. Minneapolis: University of Minnesota Press, 2003.

Mullen, P.H., Jr. *Gold in the Water: The True Story of Ordinary Men and Their Extraordinary Dream of Olympic Glory*. New York: St. Martin's Press, 2003.

National Geographic Society, ed. *Baseball as America: Seeing Ourselves through Our National Game*. Washington: National Geographic Society, 2002.

Offenburger, Chuck. *E. Wayne Cooley and the Iowa: Girl: A Celebration of the Nation's Best High School Girls Sports Program."* Des Moines, IA Iowa Girls High School Athletic Union, 2002.

Oglesby, Carole A., et al. *Encyclopedia of Women and Sport in America*. Phoenix: Oryx Press, 1998.

Peterson, Robert. *Only the Ball Was White: A History of Legendary Black Players and All-Black Professional Teams*. New York: Oxford University Press, 1992.

Plimpton, George. *Paper Lion*. Guilford, CT: Globe Pequot Press, 2003.

Rader, Benjamin G. *American Sports: From the Age of Folk Games to the Age of Televised Sports*. 5th ed. Upper Saddle River, NJ: Prentice Hall, 2004.

Rapoport, Ron, ed. *A Kind of Grace: A Treasury of Sportswriting by Women*. Berkeley, CA: Zenobia Press, 1994.

Reilly, Rick. *Sports Illustrated: The Life of Reilly: The Best of Sports Illustrated's Rick Reilly*. New York: Time Warner, 2003.

Richmond, Peter. *Ballpark: Camden Yards and the Building of an American Dream*. New York: Simon & Schuster, 1993.

Rinehart, Robert E., and Sydnor, Synthia. *To the Extreme: Alternative Sports, Inside and Out*. Albany: State University of New York, 2003.

Ritter, Lawrence S. *The Glory of Their Times: The Story of the Early Days of Baseball Told by the Men Who Played It*. New York: Harper, 1992.

Smith, Lissa. *Nike Is a Goddess: The History of Women in Sports*. New York: Atlantic Monthly Press, 1998

Smith, Red. *The Red Smith Reader*. Edited by Dave Anderson. New York: Knopf, 1993.

Telander, Rick. *Heaven Is a Playground*. Lincoln: University of Nebraska Press, 2004.

Tygiel, Jules. *Baseball's Great Experiment: Jackie Robinson and His Legacy*. New York: Oxford University Press, 1997.

U.S. Census Bureau. *Disability Status: 2000*. Census 2002 Brief. Washington: March 2003.
http://www.census.gov/prod/2003pubs/c2kbr-17.pdf (PDF)

U.S. Dept. of Education. Secretary of Education's Commission on Opportunity in Athletics. *"Open to All:" Title IX at Thirty; Final Report*. Washington: February 2003.
http://www.ed.gov/about/bdscomm/list/athletics/title9report.doc (Word)
http://www.ed.gov/about/bdscomm/list/athletics/title9report.pdf (PDF)

U.S. Dept. of Justice. Civil Rights Division. Disability Rights Section. *A Guide to Disability Rights Laws*. Washington: May 2002.
http://www.usdoj.gov/crt/ada/cguide.htm (HTML)
http://www.usdoj.gov/crt/ada/cguide.pdf (PDF)

Updike, John. *Golf Dreams: Writings on Golf*. New York: Knopf, 1996.

Ward, Geoffrey C., and Burns, Ken. *Baseball: An Illustrated History*. New York: Knopf, 1996.

Wideman, John Edgar. *Hoop Roots*. Boston: Houghton Mifflin, 2001.

Will, George. *Men at Work: The Craft of Baseball*. New York: Macmillan, 1990.

Wolff, Alexander. *Big Game, Small World: A Basketball Adventure*. New York: Warner Books, 2002.
http://www.biggamesmallworld.com

Zimbalist, Andrew. *May the Best Team Win: Baseball Economics and Public Policy*. Washington: Brookings Institution Press, 2003.

Zimmerman, Jean. *Raising Our Athletic Daughters: How Sports Can Build Self-Esteem and Save Girls' Lives*. New York: Doubleday, 1999.

SITES INTERNET

America's Sports Illustrated: 50 Years, 50 States, 50 Sports
http://sportsillustrated.cnn.com/magazine/features/si50/

CBS Sportsline.com
http://www.cbs.sportsline.com/

Center for the Study of Sport in Society. Northeastern University
http://www.sportinsociety.org/

Disability Awareness in the United States
http://usinfo.state.gov/usa/able/
General site on disability from the International Information Programs Bureau of the U.S. Department of State.

Disabled Sports USA
http://www.dsusa.org/

ESPN.com
http://espn.go.com

Hickok's Sports History
http://www.hickoksports.com/history.shtml
Covers major events, awards, and statistics as well as links to biographies, books, software, trivia, quotes, and game rules.

Information Please Almanac – Sports Almanac
http://www.infoplease.com/sports.html

Institute for International Sport
http://www.internationalsport.com/index.html

International Games Archive
http://www.internationalgames.net/

Iowa Girls High School Athletic Union
http://www.ighsau.org/

Major League Baseball (MLB)
http://www.majorleaguebaseball.com/

Major League Soccer (MLS)
http://www.mlsnet.com/

National Association for Girls and Women in Sport (NAGWS)
http://www.aahperd.org/nagws/template.cfm?template=main.html

National Association for Sport and Physical Education (NASPE)
http://www.aahperd.org/naspe/

National Basketball Association (NBA)
http://www.nba.com/

National Collegiate Athletic Association (NCAA)
http://www.ncaa.org/

National Hockey League (NHL)
http://www.nhl.com/

National Football League (NFL)
http://www.nfl.com/

NFL Europe
http://www.nfleurope.com/

SIRC – A World of Sport Information
http://www.sportquest.com/sports/
This sports "encyclopedia" covers all sports and includes special interests and topics, such as women, the disabled, statistics, and associations.

Sport Science
http://www.exploratorium.edu/sports/index.html
Answers to sport science questions from the Exploratorium in San Francisco, California

Sports Illustrated/CNN
http://sportsillustrated.cnn.com/

The Sports Network
http://www.sportsnetwork.com/

Street Basketball Association
http://www.streetbasketballassociation.net/

U.S. Dept. of Education. Secretary's Commission on Opportunity in Athletics
http://www.ed.gov/about/bdscomm/list/athletics/index.html?exp=0

U.S. Olympic Committee
http://www.olympic-usa.org/

U.S. Paralympics
http://www.usparalympics.org/

U.S. Special Olympics
http://www.specialolympics.org

USA Triathlons
http://www.usatriathlons.com/

Women's National Basketball Association (WNBA)
http://www.wnba.com/

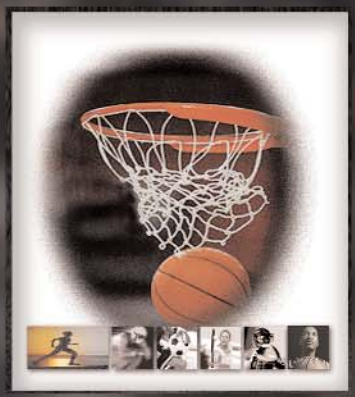
Women's Sports Foundation
http://www.womenssportsfoundation.org/cgi-bin/iowa/index.html

Yahoo! Sports
http://sports.yahoo.com/
Source for news, scoreboards, and statistics.

CREDITS PHOTOS

Couverture : Ted Miksinski ; Photodisc (6). III : Photodisc (6). IV : Photodisc (6). 2 : Getty Images. 3 : © Bettmann/CORBIS (2) ; Getty Images. 4 : Getty Images. 6 : © Jeffrey W. Myers/CORBIS. 7 : Mario Ruiz/Time Life Pictures/Getty Images. 8 : Getty Images. 9 : AP/Wide World Photos. 14 : Getty Images. 16 : Dominic Chavez/The Boston Globe. 18, 21 : Getty Images. 22 : Chuck Offenburger. 24 : Al Barcheski/Iowa Girls High School Athletic Union. 26 : Vincent Laforet/The New York Times. 28 : Jean-Christian Bourcart. 29 : Joe Meier/Daily Southtown. 33 : Getty Images. 36 : Thomas E. Witte/GO. 38 : Photodisc (4). 44 : Photodisc (5). 47 : © Reuters NewsMedia Inc./CORBIS. 48 : © Matthew Gilson. Couverture dos : Getty Images. Encadré : Ted Miksinski ; Photodisc (6).

4e de Couverture : Marion Jones, médaille d'or du 100 mètres femmes lors des Jeux olympiques de 2000 en Australie.

REVUE ÉLECTRONIQUE DU DÉPARTEMENT D'ÉTAT DES ÉTATS-UNIS

BUREAU DES PROGRAMMES
D'INFORMATION INTERNATIONALE